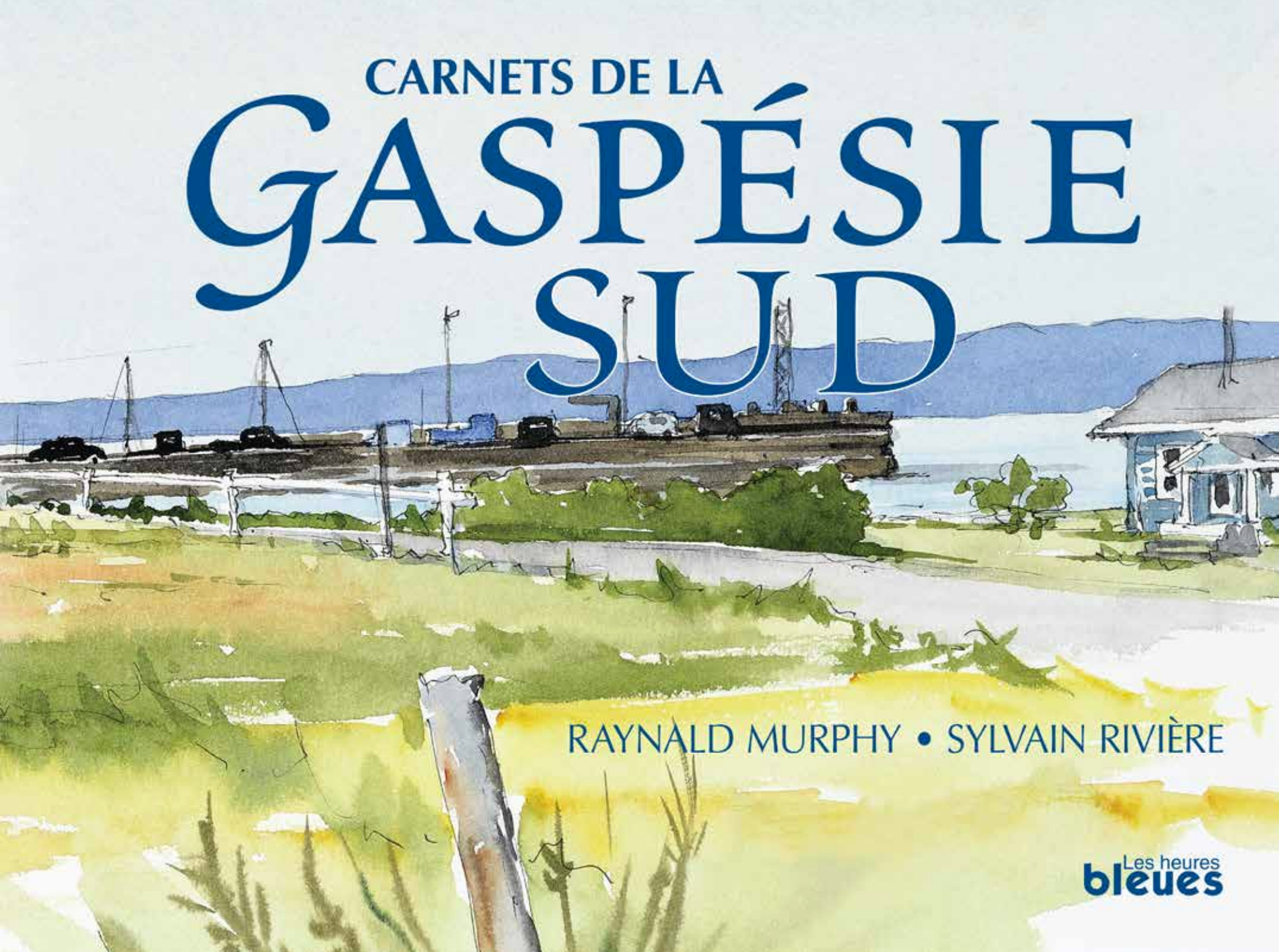


A watercolor illustration of a coastal scene. In the foreground, there's a grassy field with a wooden fence. In the middle ground, a large ship is docked at a pier, with several vehicles on board. To the right, there's a small blue house. In the background, there are mountains under a light sky.

CARNETS DE LA GASPÉSIE SUD

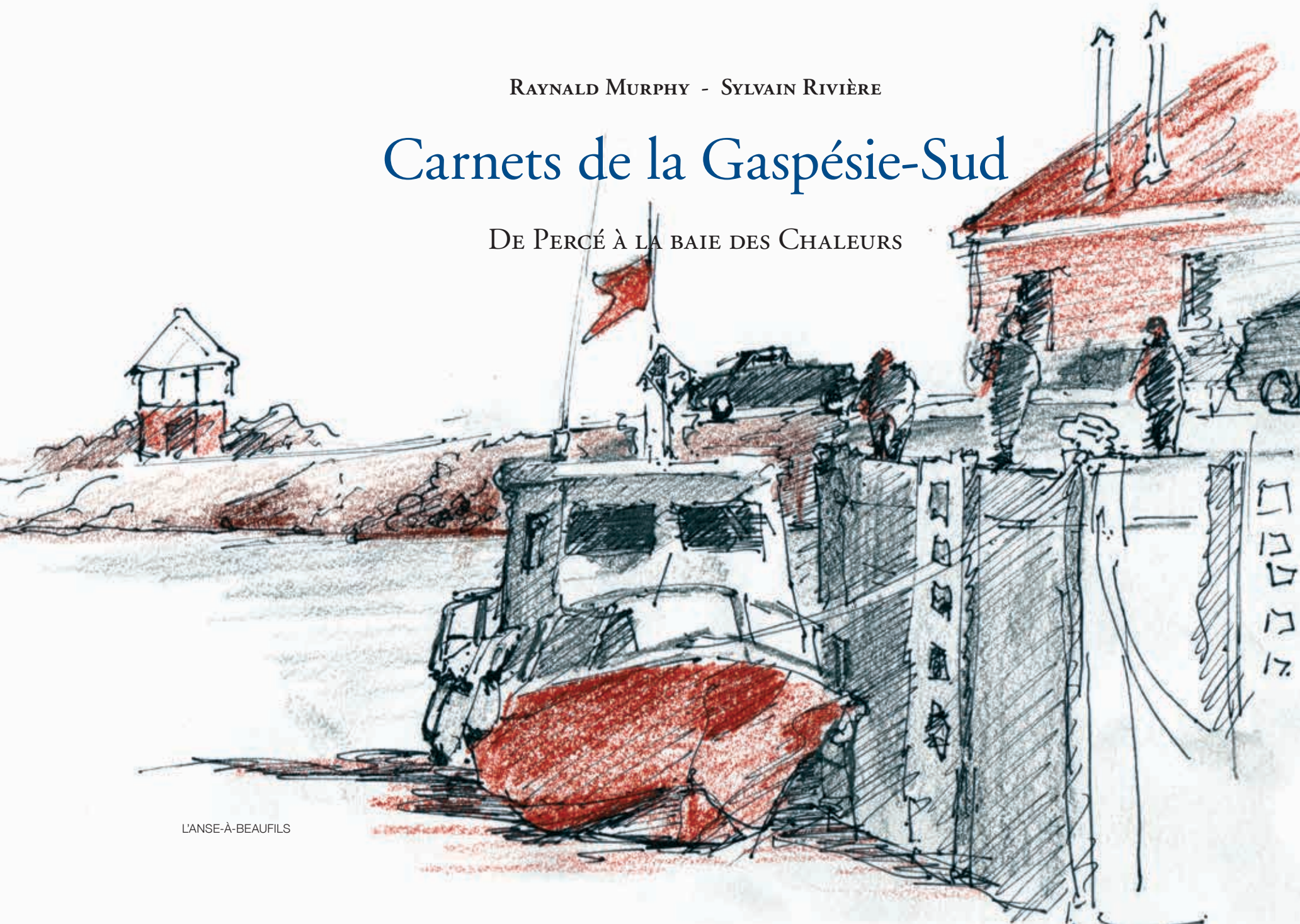
RAYNALD MURPHY • SYLVAIN RIVIÈRE

Les heures
bleues

RAYNALD MURPHY - SYLVAIN RIVIÈRE

Carnets de la Gaspésie-Sud

DE PERCÉ À LA BAIE DES CHALEURS



LES HEURES BLEUES

4455, avenue Coolbrook, n° 2
Montréal (Québec) H4A 3G1
438.399.2077

editions.lesheuresbleues@gmail.com
www.heuresbleues.com

Diffusion Dimedia (Canada)
www.dimedia.com
Distribution du Nouveau-Monde (France)
www.librairieduquebec.fr

ISBN : 978-2-924537-15-2 (PAPIER)
ISBN : 978-2-924537-16-9 (PDF)
ISBN : 978-2-924537-17-6 (EPUB)

Dépôt légal : BAnQ, 2016
© 2016 Les Heures bleues, Sylvain Rivière et Raynald Murphy

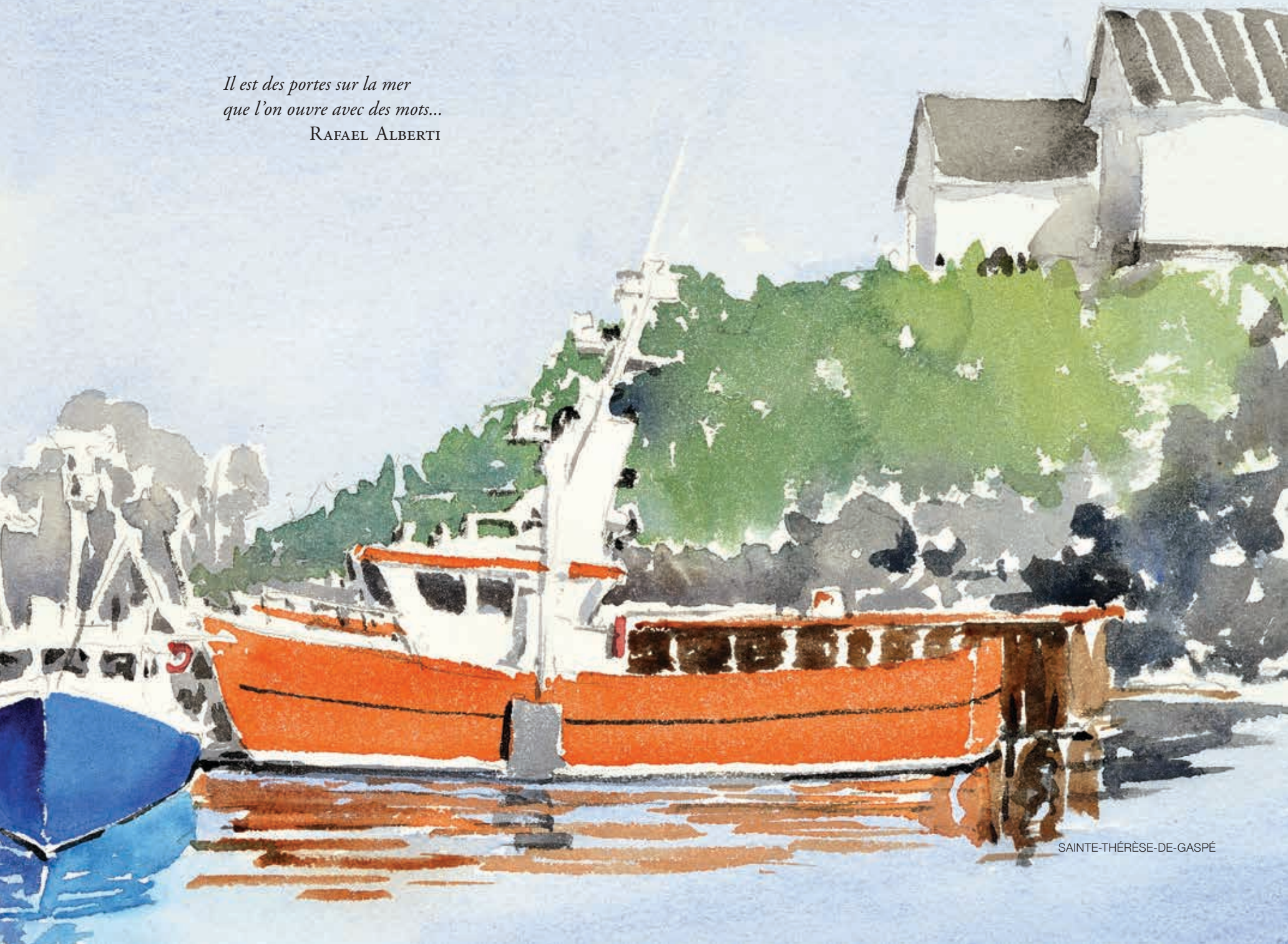
Éditions électroniques :
Anne-Marie Arel, italique@gmail.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.



*Il est des portes sur la mer
que l'on ouvre avec des mots...*

RAFAEL ALBERTI



SAINTE-THÉRÈSE-DE-GASPÉ

*Dirai ton visage
Belle Gaspésie
Riche de langage
Grimé d'embellie
Lorgnant par devant
Aurores étoilées
Fières d'amouracher
L'entaille du temps...*



De péninsule en péninsule

L'INVITATION AU VOYAGE, à redécouvrir les mille visages de ma Gaspésie d'enfance m'est redonnée à travers ces *Carnets de la Gaspésie-Sud* chargés de me prendre à leur bord de L'Anse-à-Beaufils à Ristigouche.

Voyage initiatique s'il en est un, aux confins de la mémoire, au petit matin de l'histoire, à commencer par le commencement.

Par la route du Nouveau-Monde, le chemin des découvertes menant au pays de la morue et de l'épinette noire, aux confins de la terre, ce Finistère gaspésien que Cartier découvrit un beau jour de juillet 1534.

Cette péninsule, ce Penouil, cette presqu'île que les Micmacs habitaient bien avant l'arrivée des Blancs, qui se hâtèrent d'en prendre possession au nom du roi de France, au grand déplaisir du chef Donnacona dont l'intuition fort développée appréhendait déjà la dépossession à venir, dans les siècles des siècles, comme viendrait bientôt le confirmer la petite et grande histoire, mais cela, comme on dit dans les contes, ça, c'est une tout autre histoire... pas si tant, pourtant...

S'il revient à Cartier d'avoir officiellement pris possession du pays au nom du roi de France, il ne faudrait pas oublier pour autant que la péninsule était connue et fréquentée des Européens depuis longtemps, par les pêcheurs bretons et basques qui venaient y pêcher la morue. Si les Indiens nommaient leur Finistère Gespeg, Champlain, lui, l'orthographiait Gachepé. Ce nom ne s'appliquait

à l'origine qu'à la pointe de Gaspé, mais aujourd'hui la Gaspésie désigne la péninsule du nord au sud. Les plus croyants l'attribueront sans doute à la dérive des continents, dont l'aube des temps la relierait à l'Équateur.

De là à ce qu'on la renomme, en partie baie des Chaleurs, n'est peut-être pas tout à fait étranger à la froidure de ses glaciations d'origine.

Gaspésie des origines, à la fois mythique et mystérieuse, te revisiter, c'est chaque fois prendre conscience de ma propre ignorance à ton égard, même si, depuis plus de quatre décennies, je n'en finis plus de t'écrire et de te raconter aux quatre coins du monde. Comme pour me convaincre que tu es là pour rester, malgré la diminution de ta population, te dire encore plus fort, plus loin dans ta si belle parlure, portée par l'écho, n'en perdant pas un mot.

Quand j'étais enfant, à Carleton, je ne pouvais m'imaginer que la Gaspésie, dont on dit encore qu'elle est la région pauvre du Québec, était grande comme un pays, comme la Belgique, et aussi riche dans tous les sens. Et que, depuis toujours, on était venu à sa rencontre pour en piller les richesses naturelles, à commencer par la morue, la forêt de mâts de pins rouges de la rivière Bonaventure, les mines de plomb, de cuivre, les forêts de démesure et la mer par-delà l'horizon, engrossée par le fleuve, courtisant l'océan à l'assaut des continents.

Je ne savais pas que j'étais né si riche d'espace, de liberté, d'air frais à respirer à m'en brûler les poumons de saumure et de grand large.



C'est après l'avoir quittée, à la poursuite des mots par-delà l'écho, pour courir le monde, que j'ai réellement pris conscience de son envergure, sa démesure, son garde-manger, l'embrasement de son authenticité. Depuis toujours, la Gaspésie m'a nourri dans tous les sens du terme. Elle m'a guéri de bien des faims, sans jamais rassasier mon imaginaire, mon grand besoin de la dire, de la chanter, comme pour la faire aimer un peu plus, l'affranchir d'un passé encore méconnu, qui nomma le Nouveau-Monde, le continent, les avants.

Quand j'étais enfant, on ne connaissait presque pas les villages voisins. Je me souviens que par les beaux dimanches d'été, pour faire passer le temps, nous nous étions inventé un jeu qui consistait à compter les voitures qui montaient et descendaient la route 6, bien assis sur la galerie, à la fois interrogateurs et ravis, à l'affût de toutes ces frimousses endimanchées pour la circonstance qui avaient l'air de parcourir le monde, comme s'il leur avait toujours appartenu.

Ma plus lointaine mémoire d'un voyage au long cours, à la découverte de ma Gaspésie d'origine, remonte à peu près à mes six ans. Mes grands-parents maternels avaient alors déménagé du côté de la Côte-de-Gaspé, à Chandler, plus précisément. À l'époque, c'était sûrement à un bon cinq heures de route, alors qu'aujourd'hui on peut aisément franchir le trajet en deux heures, sans risquer de contravention, ce qui est déjà un exploit en soi.

Mon père avait un vieux camion. Une camionnette, comme on disait dans le temps, avec une boîte ouverte à l'arrière et, comme la famille était trop généreuse pour s'empiler sur le siège avant, ma sœur y prenait place entre ma mère et mon père, alors que nous, les garçons, prenions place au balcon... ou plutôt dans la boîte du *pick-up*, ouverte à l'aventure, à l'horizon et à la poussière, toutes voiles dehors.

Mon frère aîné avait le mal du voyage, bien qu'à l'époque on était très loin de savoir que ça existait et, surtout, que ça portait un nom aussi savant, puisque déjà le mot « voyage » était loin de faire partie de notre vocabulaire, pour ne pas dire de notre parlure aux accents de saumure et de grand large.

Pour le guérir de ce mal déplaisant, qui l'obligeait à s'arrêter souvent, pour juger de son état, mon père s'était enhardi d'une ruse drôlement efficace, qui valait assurément toutes les gravols d'aujourd'hui. À savoir que pour faire passer ce mal sournois, venu du fond des tripes, il n'y avait qu'à accrocher, sur le pare-chocs arrière de la camionnette contagieuse, un bout de chaîne dont une maille devait frotter sur la route. Ne me demandez pas comment ça agissait sur le patient, mais je peux vous dire que c'était miraculeux. Mon père aurait peut-être dû faire breveter son invention, mais sans doute devait-il la tenir d'autres avant lui, comme bien des découvertes remontant à l'histoire de l'humanité.

C'est donc du haut de mon mirador, par panses de vaches et niques de poules, que je découvris ma Gaspésie par monts et par vaux. Tout un pays dans un regard, c'est beaucoup à voir pour un enfant de six ans, à travers la poussière créant des effets mélangés à l'odeur d'un silencieux ne portant par vraiment son nom.

*On grandit dans les yeux
De ceux qui nous entourent
Debout et lumineux
Généreux d'alentours
En étendant ses mots
Sur les cordes du temps
Chevauché par le vent
D'un grand souffle nouveau.*

Depuis, je n'ai eu de cesse de l'arpenter de long en large, du rêve à la réalité, de l'histoire à la vision, cette région que j'aime à nommer pays, cette Gaspésie aux milliers de figures médianes et parallèles, du ventre du fleuve à la courbure des eaux, des montagnes aux battures, des anses aux concessions, de l'arrière-pays à l'embouchure de la baie, des terres en bois deboutte à la côte, des hauts-plateaux aux ventrèches des barachois, des buttereaux aux glaisières, de la montagne à la mer, par vallées et banquises, de l'hiver à l'été, réensemencant sans cesse la vie aux ventres des frayères riches de montaisons au plus chaud du chaud de l'été, comme aux gerçures des frimassures, à boucaner d'identité, ce territoire premier, pour ne jamais oublier la responsabilité de redonner de cet amour aux alentours, entre racinages et bourgeonnances, accouplement et mise au monde, appétit et fanion, saumure et dessalage.

IO Ma plus grande peur serait de me vider de mon sel... de la petite histoire qui n'est, après tout, que la mienne et ne vaut pas grand-chose sur les cours boursiers. Mais qui, pour moi, demeure ma seule vraie richesse. Celle dont, avec la meilleure volonté du monde, j'aurais bien du mal à ne pas me trahir en passant les douanes, dénoncé d'avance par mon accent, ma gestuelle, ma façon d'être et, encore plus, de ne pas être, bien plus souvent qu'autrement.

On dit que les gens authentiques finissent par ressembler au pays qui les a mis au monde et je crains bien que ce soit vrai, puisque l'accent, déjà, c'est tout un pays qui sort d'une bouche, le premier passeport, tatoué à la vie à la mort sur la bourrure du cœur.

Il suffit de voyager avec moi à travers ces *Carnets* pour faire le tour de la petite et grande histoire de cette Gaspésie du Sud, de L'Anse-à-Beaufils aux confins de la Ristigouche, pour vous en rendre compte.

Nous ferons le voyage ensemble cette fois et vous découvrirez le paysage s'étendant à bout d'yeux, aussi loin que votre regard se portera, de même pour l'en-dedans des terres, les concessions, les anses et les baies, de villages en lieux-dits, sur le coup de midi, nous croiserons l'angélus des récoltes d'antan, à engranger d'identité, avec toute l'hospitalité d'une bonne tassée de thé, de morues barbues et de patates avec la p'lure, servies dans la vaisselle écaillée de la cuisine d'été, avec en tombée de rideau, une tarte à la farlouche salée-sucrée où se marieront mélasse et petit lard, en un savant mélange « res-soudu » des cales d'un navire naufragé de descendance.

Nous longerons la côte au sortir de l'anse, franchirons les caps en dévorant les croches comme des musiciens affamés de clef de sol, rondirons la baie qui nomma le pays et découvrirons ça et là, épars

POINTE DU CAP-D'ESPOIR



comme dispersés par le vent des continuances, ces villages farcis de petites églises aux différentes allégeances, ayant conservé en leurs ventres bénis, le matin de leurs arrivances, trahissant leur lieu de naissance.

Voyager de L'Anse-à-Beaufils à Ristigouche, c'est bien plus que traverser les grands espaces, c'est aussi faire un détour par l'Europe, à travers les registres composant la courtepointhe gaspésienne. C'est découvrir ce qui compose encore la Gaspésie d'aujourd'hui, à travers un passé pas si lointain. Ce sont ces couleurs identitaires qui en flasent la chaude couverture, nous ayant gardés du froid, de génération en génération.

C'est passer d'un village français à un hameau anglais, de la France à l'Écosse, de la Belgique à l'Irlande, du Pays basque à la Bretagne, de l'Acadie à l'Angleterre, d'hier à aujourd'hui. C'est naviguer en haute-mer et jeter l'ancre entre deux marées, le temps de s'amarrer, j'allais dire de s'attacher, aux lieux et aux gens, aux révélations et aux mystères, à l'hospitalité des gens de mers et de terres, qui ont le temps de voir venir, de deviner, de savoir à qui ils ont affaire.

Bon voyage à mon bord, en pays que voici. Puissiez-vous, au sortir de l'imagerie, du verbe, du vu, du dit et de l'entendu, connaître la même histoire d'amour avec ce pays qui est mien, qui deviendra, par la force des choses, le vôtre.

Un pays qui me nourrit, m'ensemence, me défriche et continue de me garder debout, aux vents à des années-lumière de bien des ministères qui ne croiseront jamais sa route. Un pays qui s'écrit, dans la main d'aujourd'hui, dans des mots d'hier, qui ne sont jamais trahis sur les chemins qui le rejoindront demain, effarouchés de liberté à transplanter, comme un héritage de famille, dans la terre meuble de nos amours planétaires.

Voilà toute la grâce que je vous souhaite, voyageurs de l'intérieur, sachant que, par le hublot du cœur, tout demande à naître, que de mer des tranquillités en mer océane, de canot d'écorce en vaisseau spatial, de péninsule en péninsule, nous attend tout un pays dans un regard où revenir, certains soirs, ensemercer l'espoir fardocheux de liberté.





*De péninsule en péninsule
De presqu'île en fin du monde
Le vieux littoral gesticule
En se riant des mappemondes
Comme un cachalot millénaire
Une batture chaude de vie
Ma Gaspésie tu te libères
Au soleil bleu de la survie*

*De péninsule en péninsule
D'Anse-à-Beaufils à Miguasha
Un fossile de libellule
M'a bien souvent parlé de toi
Entre la sueur et le frimas
La poule de mer et l'éperlan
Adélard restera le roi
Des pêches blanches du vieux temps*

*Garde bien mes rêves d'enfant
Au fond de tes bateaux pirates
Mes racines loin par devant
Les chemins qui rattrapent
L'enfant que j'étais, que je suis
Au creux de tes anses blotti*

*Tout ici me parle de toi
Jusqu'aux labours de tes rides
L'usure écorcée de tes bras
De villages que l'on vide
Jusqu'aux courbures de tes reins
Refermant les filets déserts
Sur les vieux rognons du destin
La morue salée des hivers*

*Garde bien mes rêves d'enfant
Au fond de tes bateaux pirates
Mes racines loin par devant
Les chemins qui rattrapent
L'enfant que j'étais, que je suis
Au creux de tes anses blotti*

*Reste le pays de mes dires
De mes premiers pas hésitants
De mes escales, de mes dérives
De mes larmes de vieux torrents
Reste ma Gaspésie promise
Mon jour de l'an, mon clair de lune
Reste à jamais mon insoumise
Transie dans ma corne de brume*

*Garde bien mes rêves d'enfant
Au fond de tes bateaux pirates
Mes racines loin par devant
Les chemins qui rattrapent
L'enfant que j'étais, que je suis
Au creux de tes anses blotti...*







PERCÉ

L'ANSE-À-BEAUFILS

CAP-D'ESPOIR

SAINTE-THÉRÈSE-
DE-GASPÉ

GRANDE-RIVIÈRE

PABOS

CHANDLER

PABOS MILLS

NEWPORT

GASCONS

PORT-DANIEL-
GASCONS

L'Anse-à-Beaufils

SUPERBE petit village blotti autour de son quai de pêcheur et, aujourd'hui, de plaisance, L'Anse-à-Beaufils n'est pas sans rappeler Honfleur ou d'autres endroits typiques du monde maritime de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

Situé à quelques lieues de Percé, le village tiendrait son nom d'un noble Français qui y aurait vécu au début de la colonie de la Nouvelle-France qui, selon la légende, ressemblait étrangement au Roi et dont un grand mystère entourait les origines. Une version de la petite histoire voudrait qu'il évoque la mémoire d'un capitaine de navire, la *Marie-Joseph*, Pierre Bonfils, engagé pour le Canada, en 1723. Le fait que le toponyme proviendrait de « beau-fils » ou gendre est aussi possible.

Port de pêche important de la péninsule, depuis le début de son peuplement, il a vu sa vocation changée avec le moratoire de la pêche à la morue.

Construite en 1870, sa vieille usine fut heureusement sauvée de la démolition par un comité de citoyens et reconvertie en haut lieu de la culture gaspésienne.

À quelques pas de là, témoin de l'histoire, le magasin général Robin, construit en 1928, vous fera revivre une période, pas si éloignée, rappelant l'exploitation du pêcheur gaspésien par les propriétaires de ce



L'ANSE-À-BEAUFILS

commerce, faisant dire à René Lévesque : « Ils [les Robin] étaient actifs et sans scrupules. Ils inventèrent un avantageux système de troc et une comptabilité encore plus avantageuse et, jusqu'à ces dernières années, ils parvinrent ainsi à garder sous leur coupe, dans un véritable servage, des générations entières de pêcheurs, hommes simples pour qui les chiffres étaient une magie noire d'où ne sortaient jamais rien que des dettes. »

Question de passer de la saumure au houblon et pousser votre inquisition du lieu un peu plus avant, traversez le pont qui enjambe la rivière voisinant le quai pour vous rendre à la microbrasserie Pit Caribou, portant le nom, elle aussi, d'un légendaire Gaspésien.

18

En 1971, le village de L'Anse-à-Beaufils a été fusionné à la ville de Percé.





L'ANSE-À-BEAUFILS



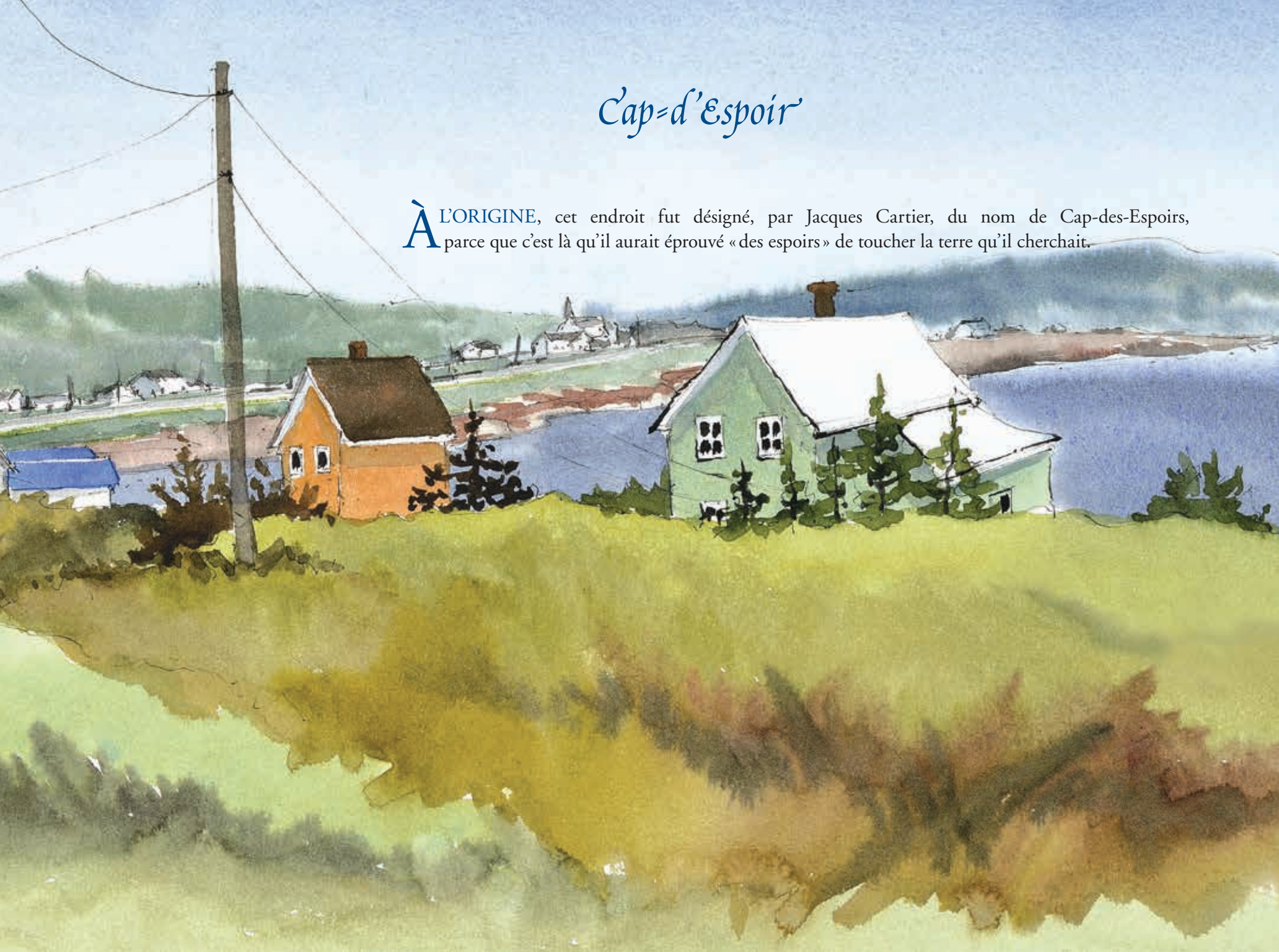
L'ANSE-À-BŒUFS



CAP-D'ESPOIR

Cap-d'Espoir

À L'ORIGINE, cet endroit fut désigné, par Jacques Cartier, du nom de Cap-des-Espoirs, parce que c'est là qu'il aurait éprouvé « des espoirs » de toucher la terre qu'il cherchait.



Un des naufrages les plus légendaires concerne un navire anglais de la flotte de l'amiral Walker qui aurait sombré, en 1711, à Cap-d'Espoir, qualifié alors de peuplade et connu aussi, par les marins, sous le nom de Cap-Désespoir.



22

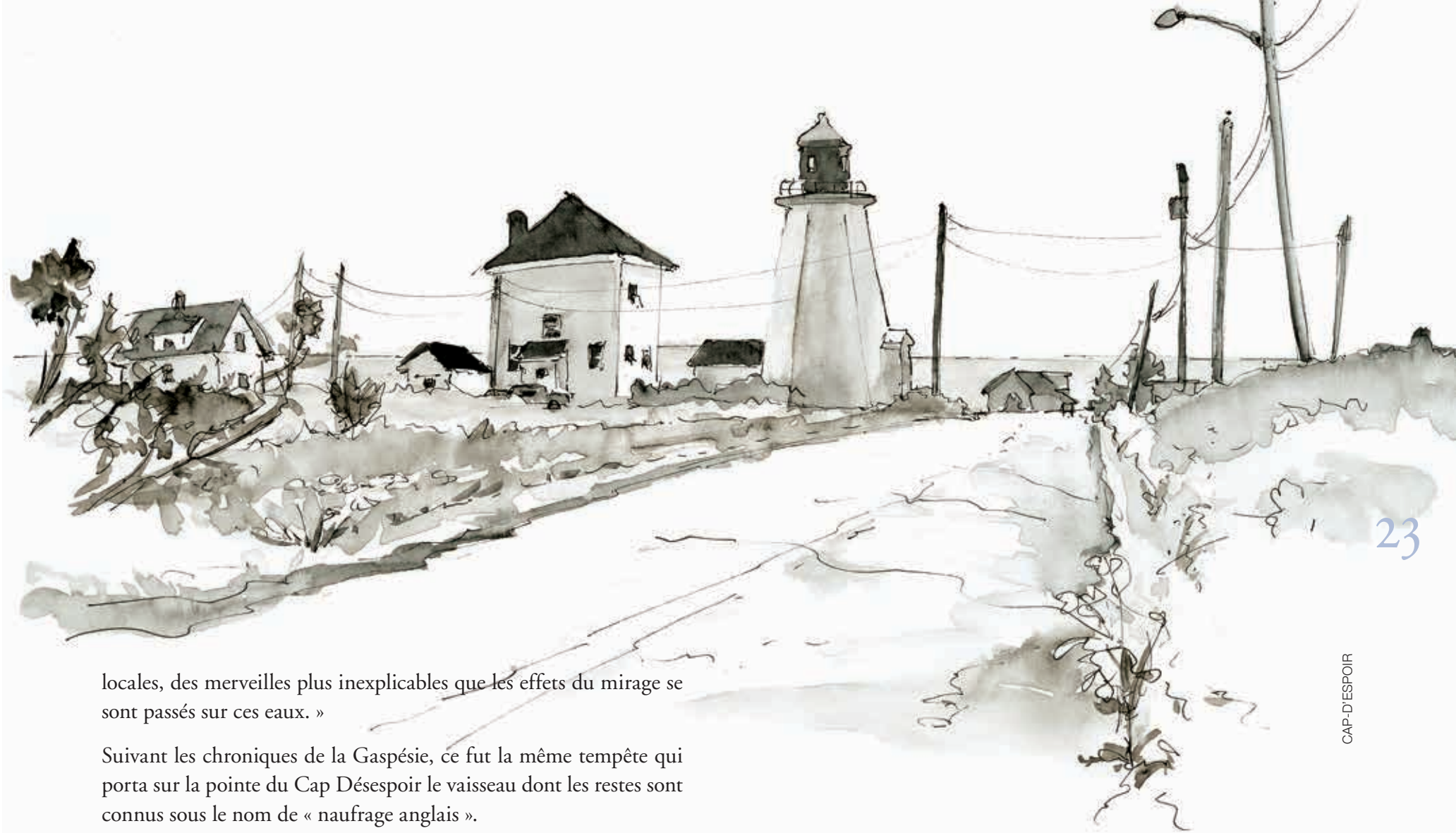
Vers 1878, on y construit une conserverie de homard. La compagnie jersiaise John et Elias Collas y bâtit également les navires nécessaires à ses activités.

La paroisse de Cap-d'Espoir est érigée canoniquement en mars 1860 et, civilement, en janvier 1861. En 1917, les sœurs de la Providence de Montréal s'y établissent pour y combler les besoins en matière d'enseignement.

En 1927, le ministère de l'Agriculture du Québec décide de mettre à profit le climat tardif de la Gaspésie (le printemps tarde souvent à venir) en y encourageant la culture des petits pois qui, dès l'année suivante, se taillent une excellente réputation sur le marché en raison du goût exquis que leur confère la proximité de la mer.

La Trans-Gaspesian Airlines Ltd y construit, en 1951, une piste d'atterrissage.

L'abbé Jean-Baptiste Antoine Ferland, dans son livre intitulé *La Gaspésie*, paru en 1877, décrit en ces termes l'endroit : « [...] le cap est nommé Des-Espoirs par quelques géographes et Désespoir par d'autres. Le dernier nom me paraît plus convenable. Le Cap Désespoir s'avance au large, vis-à-vis l'extrémité méridionale de l'Île Bonaventure. Entre ces deux pointes et Percé se déploie une belle nappe d'eau, remarquable par ses mirages. Suivant les traditions



locales, des merveilles plus inexplicables que les effets du mirage se sont passés sur ces eaux. »

Suivant les chroniques de la Gaspésie, ce fut la même tempête qui porta sur la pointe du Cap Désespoir le vaisseau dont les restes sont connus sous le nom de « naufrage anglais ».

Quant à Faucher de Saint-Maurice, dans son récit de voyage, paru également en 1877, c'est en ces termes qu'il nous décrit l'endroit : « [...] promontoire sombre tombant à pic dans la mer. Malgré son nom consolant, le Cap-d'Espoir ne doit être approché qu'avec précaution, surtout par les nuits de brume et de gros temps [...] ».

Le temps passe et la tradition change, puisque depuis plus d'une décennie, sur la plage de Cap-d'Espoir à la fin juillet, se tient le Festiplage, couru par des milliers de personnes à l'affût d'activités et de spectacles pour toute la famille.



SAINTE-THÉRÈSE-DE-GASPÉ



Sainte-Thérèse-de-Gaspé

LA FONDATION de la paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus remonte à 1927, bien qu'elle fut habitée depuis 1780.

Placée sous la patronage de Sainte-Thérèse, elle relie plusieurs lieux-dits dont la Brèche-à-Manon, nommée en l'honneur de Manon Caron, qui y demeura, de même que L'Anse-du-Loup, dont la topographie rappelle la forme d'un loup tué en ces lieux, par un pionnier de l'endroit. Aujourd'hui, la municipalité englobe tout le territoire de Petite-Rivière, Saint-Isidore, Duguesclin et Sainte-Thérèse-de-Gaspé-Station.

Après le départ de la compagnie Robin, à la fin des années 1950, Apollinaire Lelièvre continua la tradition de la morue salée, séchée, remontant à 1755, mieux connue sous l'appellation de *Gaspé Cured*, de renommée mondiale. La tradition se poursuit et on peut y visiter l'économusée de la compagnie Lelièvre, Lelièvre et Lemoignan Ltée.

Sainte-Thérèse-de-Gaspé demeure un des lieux les plus actifs dans le domaine de la pêche au Québec, ce qui lui valut d'ailleurs le titre de capitale du crabe des neiges. Malgré les difficultés que connaît cette industrie, l'exploitation des ressources de la mer constitue la principale activité économique, encore aujourd'hui, en exportant leurs produits recherchés en Chine, au Japon, en Europe, aux États-Unis de même qu'aux Caraïbes.

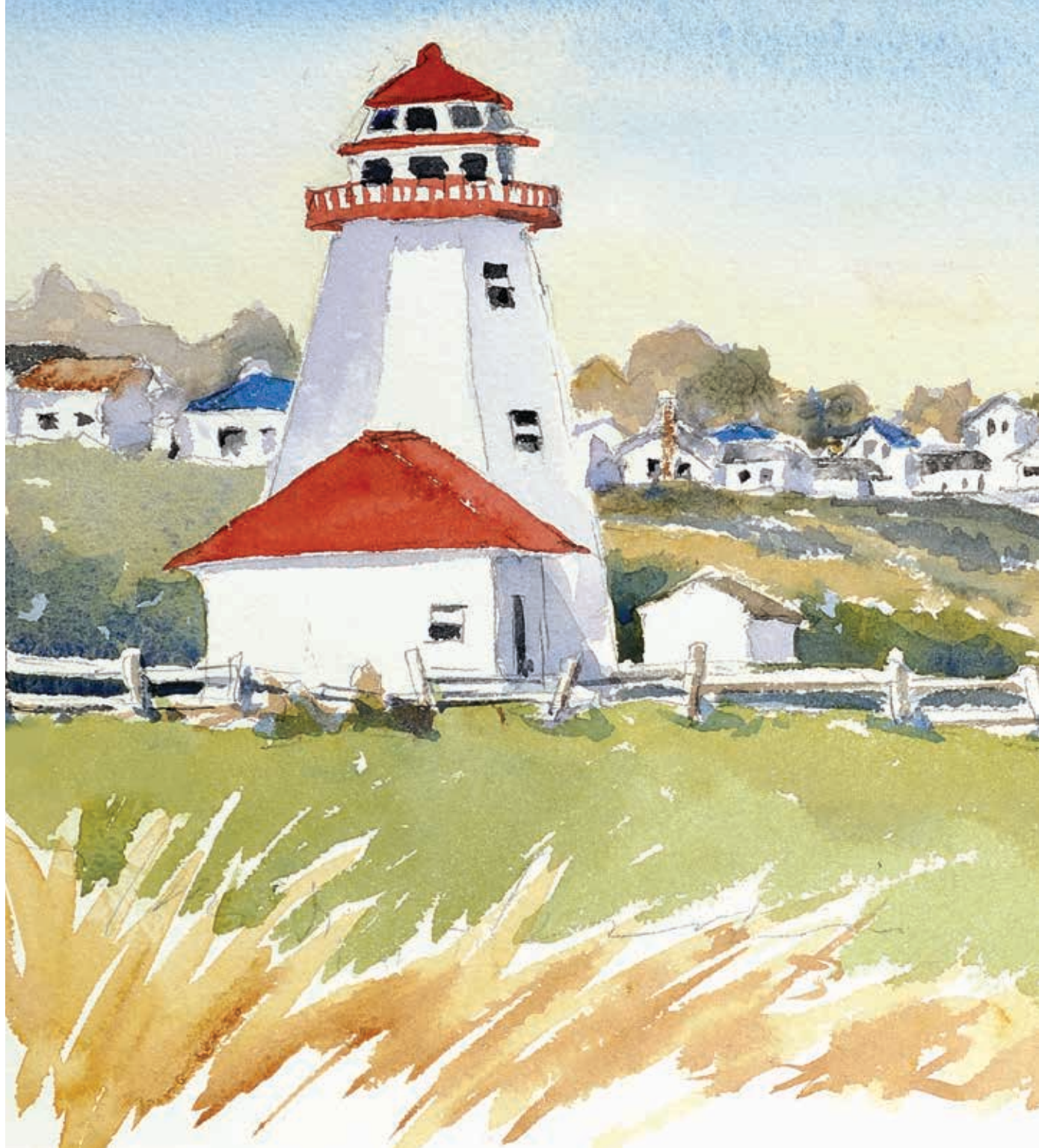
SAINTE-THÉRÈSE-DE-GASPÉ





L'abbé Ferland nota, lors de son voyage en 1877 : « [...] vis-à-vis de notre mouillage, et près d'un ruisseau nommé la Pêche-à-Manon, une longue échelle est plantée verticalement contre la falaise. Un cultivateur irlandais, établi près de ce lieu, s'en sert pour transporter le varech, qu'il étend comme engrais sur sa terre.

« Une lumière argentée, produite par le phosphore des eaux, brille sur la crête des vagues et s'attache aux chaînes, qui apparaissent comme un réseau de feu. Des poissons, étincelants de lumière, jouent autour de la goélette ; dans leurs ébats, ils laissent à leur suite une longue traînée d'étoiles ; la mythologie dirait que c'est une nouvelle Voie lactée, tracée sur l'azur de la mer par le passage de la déesse Amphitrite. Cette lumière phosphorique éclaire suffisamment pour permettre de distinguer avec facilité les lettres d'un livre [...] ».



Grande-Rivière

EN 1697, Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, concède à Jacques Cochu la seigneurie de Grande-Rivière. Le 2 juillet 1747, le capitaine Jean Barré et une trentaine d'hommes repoussèrent un détachement anglais qui tentait de débarquer. Ils en tuèrent onze et en blessèrent vingt-cinq autres.

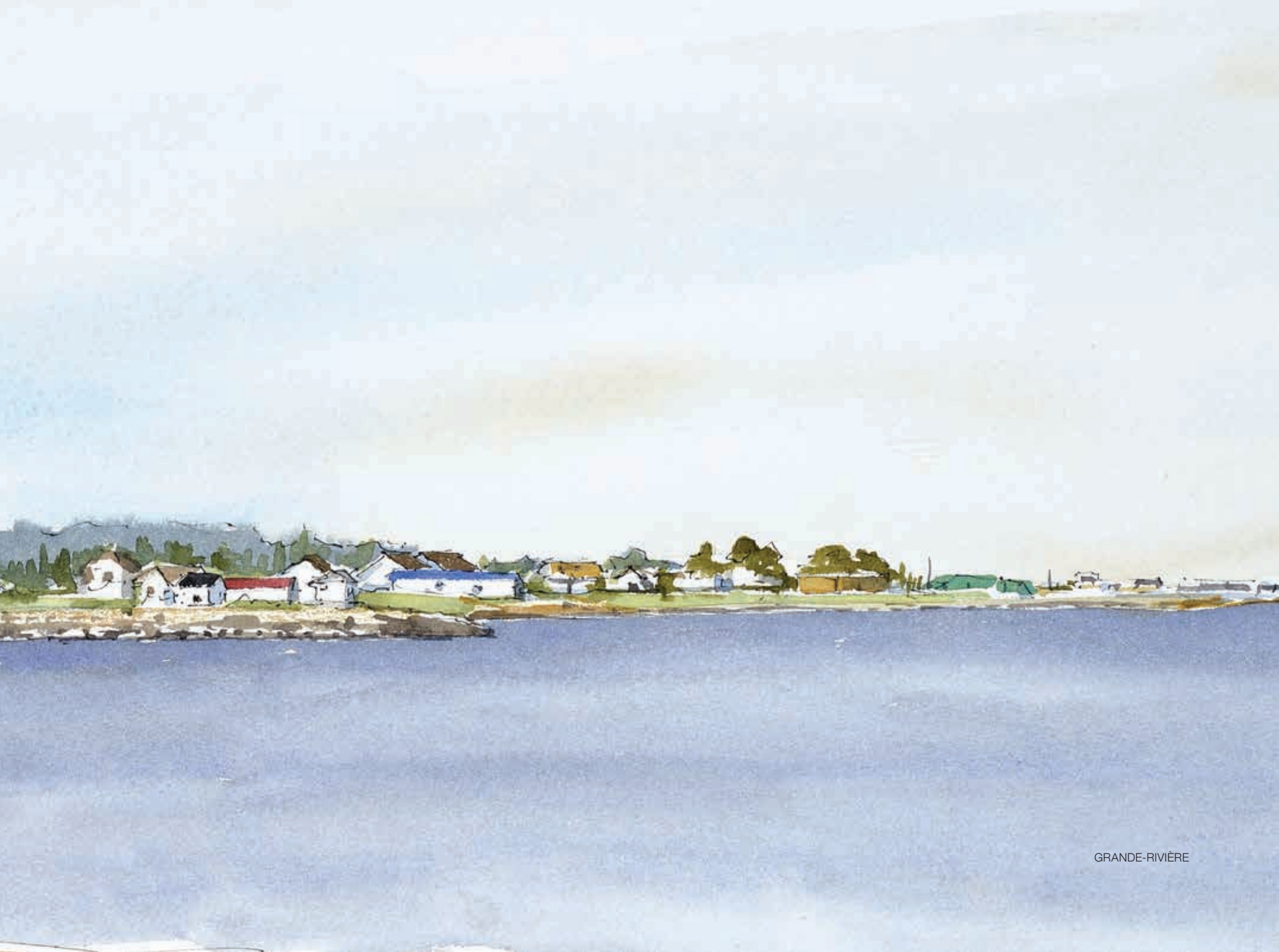
En 1758, Grande-Rivière fut attaquée par les troupes de Wolfe qui y brûlèrent vingt-sept maisons, 3 500 quintaux de morue, une goélette remplie de poissons, une grande quantité de sel, de même que le grand magasin contenant les réserves d'hiver : habits, boisson, nourriture. Tout fut brûlé, y compris une grande quantité de bois de construction et environ quarante chaloupes.





GRANDE-RIVIÈRE





GRANDE-RIVIÈRE

Louis Desjardins, desservant de Sainte-Adélaïde-de-Pabos, en est bien offusqué, parce que ces seigneurs qui s'occupent uniquement du commerce de la morue mettent des entraves à la colonisation en laissant ces belles terres incultes.

En 1793, la compagnie Robin se porte acquéreur de la seigneurie pour cent livres sterling, voulant par cette nouvelle acquisition que ses pêcheurs-clients, résidant dans la seigneurie, paient une rente à un tiers, réduisant ainsi leur capacité de remboursement.

L'opinion de Ganong, écrivait le révérend père E.-B. Deschênes, en 1944, «est que le mot Grande-Rivière ne se rapporte aucunement

à l'importance de la rivière elle-même, mais à la fidélité des communications qu'elle fournissait aux Sauvages pour se rendre à la Malbaie par d'autres ruisseaux, en coupant les terres par des portages. C'était le grand chemin de l'intérieur.»

Le bureau de poste de la partie ouest du village porte le nom de Ligny-Sainte-Flochelle, qui rappelle la mort du fils du réputé Rodolphe Lemieux, tombé sur le champ de bataille au lieu de France ainsi nommé.

Quant au lieu-dit Petite-Rivière, il s'agit d'une partie du village de Grande-Rivière, tandis que l'Anse-au-Porc-épic doit son nom aux porcs-épics qui, autrefois, abondaient sur ses rives.

Le 27 juin 1948, était inaugurée en grande pompe l'École d'apprentissage en pêcheries de Grande-Rivière. En juin 1965, la juridiction de l'École d'apprentissage en pêcheries est transférée du ministère de l'Industrie et du Commerce au ministère de l'Éducation, récemment institué, et devient l'École des pêcheries. En 1970, elle est rebaptisée l'École des pêches pour, finalement, devenir, en 1977, l'Institut des pêches du Québec.

En 1983, en devenant un des premiers centres spécialisés du Québec, l'école adopte le nom, cette fois, de Centre spécialisé des pêches.

Au matin du 12 novembre 1984, le Centre spécialisé des pêches est la proie des flammes qui réduisent en cendres un riche patrimoine. Une époque est révolue.

Le 8 novembre 1985, la direction du Centre procède à la première pelletée de terre du nouvel édifice qui sera inauguré en janvier 1987.

À nouveau, en 2007, le Centre spécialisé des pêches change de nom et devient l'École des pêches et de l'aquaculture du Québec.



GRANDE-RIVIERE

Chandler

AUTREFOIS appelé Portage-du-Grand-Pabos, le village ne prend le nom de Chandler qu'en 1912, en l'honneur de Percy Milton Chandler, de Philadelphie, fondateur de la pulperie de la région.

Au fil du temps et des cartographes, le nom d'origine a changé bien des fois d'orthographe. À preuve, au départ, on lit Paboc, Pabo, Pabeau, puis Pabok. Après la conquête, on l'écrit Pas Beau, Pabocq, Pasbos, puis de façon définitive Pabos.



CHANDLER

L'explication la plus plausible de sa signification demeure à ce jour celle associée au mot micmac *pabog*, se prononçant « pabok », qui veut dire « nappe d'eau au mouvement peu sensible ».

Si aujourd'hui Chandler est une des plus grandes villes de la Gaspésie, en 1913, elle n'est qu'un gros village qui deviendra vite une « *company town* ». Percy Milton Chandler et ses associés ont choisi ce site en raison de son accessibilité (mer, chemins de fer), de la qualité et de la quantité du bois de la région, des facilités d'opération grâce aux quatre rivières avoisinantes de même qu'à la main-d'œuvre disponible.

Percy Milton fait de Chandler sa ville. En 1920, prétendant être à court de capital, il commence à payer ses employés avec des coupons, rappelant aux pêcheurs leur vieille relation de dépendance avec les compagnies de pêche.

La même année, une épidémie de typhoïde décime en partie la population.

Le début de la Grande Crise, en 1931, amène avec elle la fermeture de l'usine et, deux ans plus tard, une nouvelle épidémie de typhoïde s'abat sur la région.

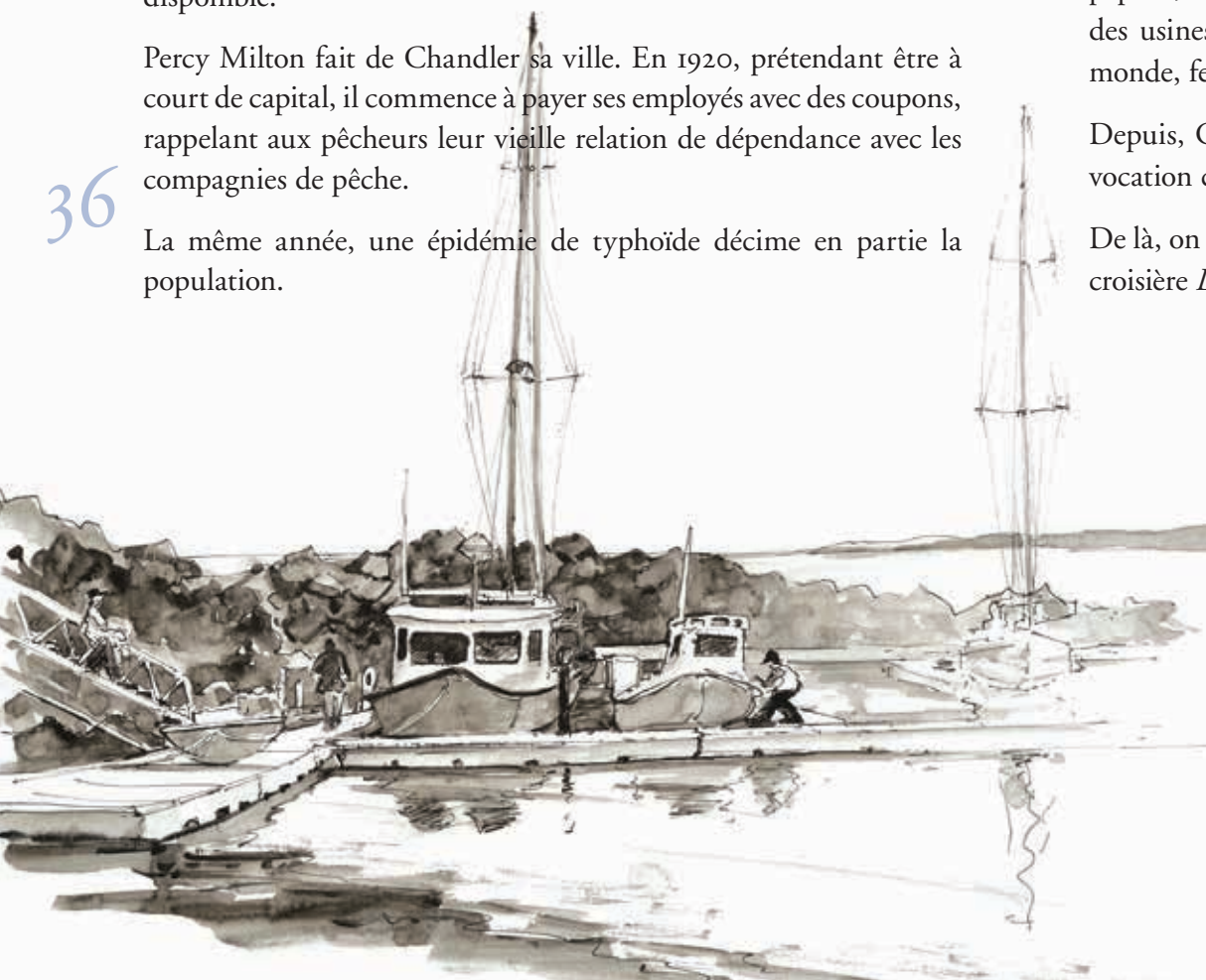
En 1961, la compagnie Price devient propriétaire de l'usine de Chandler avec le *New York Times*. L'usine changera alors de vocation et produira du papier journal, sous le nom de la Compagnie Gaspésia Limitée.

En 1999, à la suite d'une grave crise dans l'industrie des pâtes et papiers, la Gaspésia, devenue au cours du dernier demi-siècle une des usines de pâtes et papier les plus modernes et productives au monde, ferme définitivement ses portes.

Depuis, Chandler redevient, au fil des ans, une ville de services à vocation commerciale.

De là, on peut aussi s'embarquer une fois la semaine sur le bateau de croisière *Le Vacancier* pour se rendre aux îles de la Madeleine.

36



↑ MARINA DE CHANDLER ↓



Pabos' / Pabos Mills

UNE CARTE de 1506, attribuée à Jean Denis, mentionne le nom de Pabos.

Nicolas Denys désigne la rivière Pabos par les mots « Rivière-au-Moucle », à cause, dit-il, des nombreux coquillages qu'on y trouvait alors. Ce mot fit son apparition dès 1696.

On avance aussi que le mot Pabos est un mot espagnol, signifiant « peau tendre ». C'est ainsi qu'en Espagne on nomme les jouets d'enfants ou un petit tambour. Ce nom aurait été donné à cause de l'étendue d'eau qui forme le Pabos.

C'est en novembre 1696 que le gouverneur Frontenac concède au sieur René Hubert la seigneurie du Grand Pabo.

Après sa mort, survenue en 1729, ses héritiers vendent la seigneurie à Pierre Lefebvre qui la cède l'année suivante à ses trois neveux Georges, Pierre et François, qui ajouteront « de Bellefeuille » à leur nom et qui développeront l'un des plus importants postes de pêche gaspésiens, au fil du temps.

En 1743, Georges Lefebvre de Bellefeuille contrôle l'économie de la région en se donnant le titre de seigneur de Pabos.

Après la prise de Louisbourg, la Gaspésie devient la proie naturelle des Anglais.

Le 13 septembre 1758, le capitaine Bell détruit le poste de Pabos, fait d'armes honteux qu'il ose résumer en ces mots : « Pasbeau, 15 lieues à l'ouest de Gaspé. J'ai oublié qui avait la seigneurie. On a

brûlé 27 maisons, dont 17 indifférentes ; environ 3 500 quintaux de poisson, une grande quantité de filets, hameçons, lignes, une grande quantité de sel. Le magasin qui était très grand contenait toutes les réserves d'hiver... tout fut brûlé... » Le 30 septembre 1758, dans son rapport à Amherst, Wolfe écrit : « Nous avons fait beaucoup de mal et répandu la terreur des armes de Sa Majesté dans toute l'étendue du golfe, sans rien ajouter à sa gloire. »

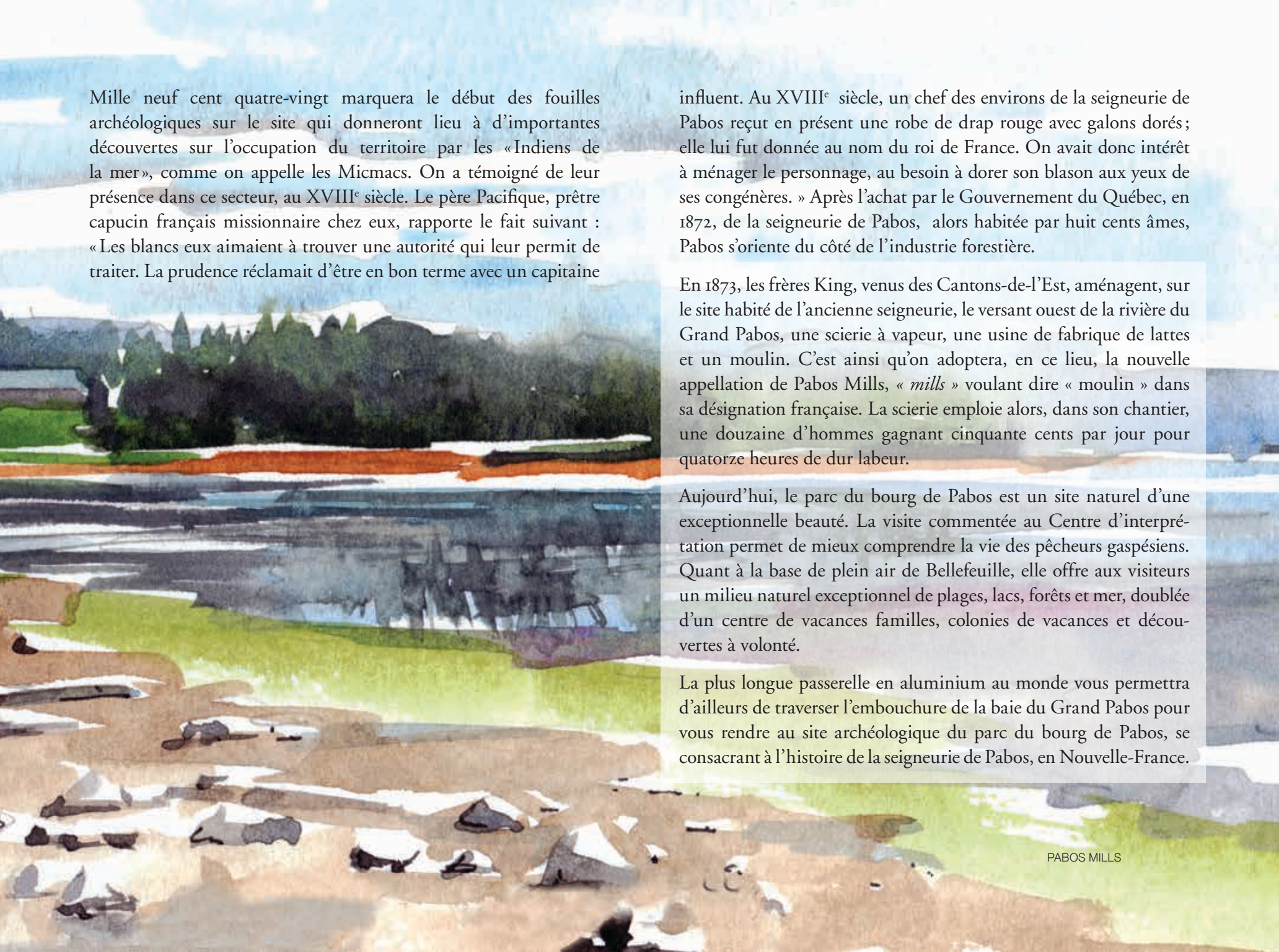


Certains partirent pour Québec avec la famille Lefebvre de Bellefeuille, d'autres à Ristigouche, mais les habitants demeureront en majorité dans la région immédiate et deviendront les descendants des premières familles de Pabos, dont les Duguay, les Grenier et les Huard.

En 1765, le général Haldimand devient le troisième seigneur de Pabos et, en 1786, les Acadiens demandent la permission de s'établir dans la région. Le 15 novembre 1786, Félix O'Hara devient seigneur de Pabos et, en 1872, le gouvernement du Québec devient propriétaire des terres de la seigneurie de Pabos.

En 1973, un retour à l'histoire incite à l'aménagement de la base de plein air de Bellefeuille, qui mènera, deux ans plus tard, au classement du bourg de Pabos comme site historique et archéologique.



A painting of a coastal landscape. In the foreground, there's a sandy beach with some rocks and a small body of water. In the middle ground, a river flows through a green field. In the background, there's a dense forest of evergreen trees, and beyond that, snow-capped mountains under a blue sky with some clouds.

Mille neuf cent quatre-vingt marquera le début des fouilles archéologiques sur le site qui donneront lieu à d'importantes découvertes sur l'occupation du territoire par les « Indiens de la mer », comme on appelle les Micmacs. On a témoigné de leur présence dans ce secteur, au XVIII^e siècle. Le père Pacifique, prêtre capucin français missionnaire chez eux, rapporte le fait suivant : « Les blancs eux aimaient à trouver une autorité qui leur permit de traiter. La prudence réclamait d'être en bon terme avec un capitaine

influent. Au XVIII^e siècle, un chef des environs de la seigneurie de Pabos reçut en présent une robe de drap rouge avec galons dorés ; elle lui fut donnée au nom du roi de France. On avait donc intérêt à ménager le personnage, au besoin à dorer son blason aux yeux de ses congénères. » Après l'achat par le Gouvernement du Québec, en 1872, de la seigneurie de Pabos, alors habitée par huit cents âmes, Pabos s'oriente du côté de l'industrie forestière.

En 1873, les frères King, venus des Cantons-de-l'Est, aménagent, sur le site habité de l'ancienne seigneurie, le versant ouest de la rivière du Grand Pabos, une scierie à vapeur, une usine de fabrique de lattes et un moulin. C'est ainsi qu'on adoptera, en ce lieu, la nouvelle appellation de Pabos Mills, « *mills* » voulant dire « moulin » dans sa désignation française. La scierie emploie alors, dans son chantier, une douzaine d'hommes gagnant cinquante cents par jour pour quatorze heures de dur labeur.

Aujourd'hui, le parc du bourg de Pabos est un site naturel d'une exceptionnelle beauté. La visite commentée au Centre d'interprétation permet de mieux comprendre la vie des pêcheurs gaspésiens. Quant à la base de plein air de Bellefeuille, elle offre aux visiteurs un milieu naturel exceptionnel de plages, lacs, forêts et mer, doublée d'un centre de vacances familles, colonies de vacances et découvertes à volonté.

La plus longue passerelle en aluminium au monde vous permettra d'ailleurs de traverser l'embouchure de la baie du Grand Pabos pour vous rendre au site archéologique du parc du bourg de Pabos, se consacrant à l'histoire de la seigneurie de Pabos, en Nouvelle-France.



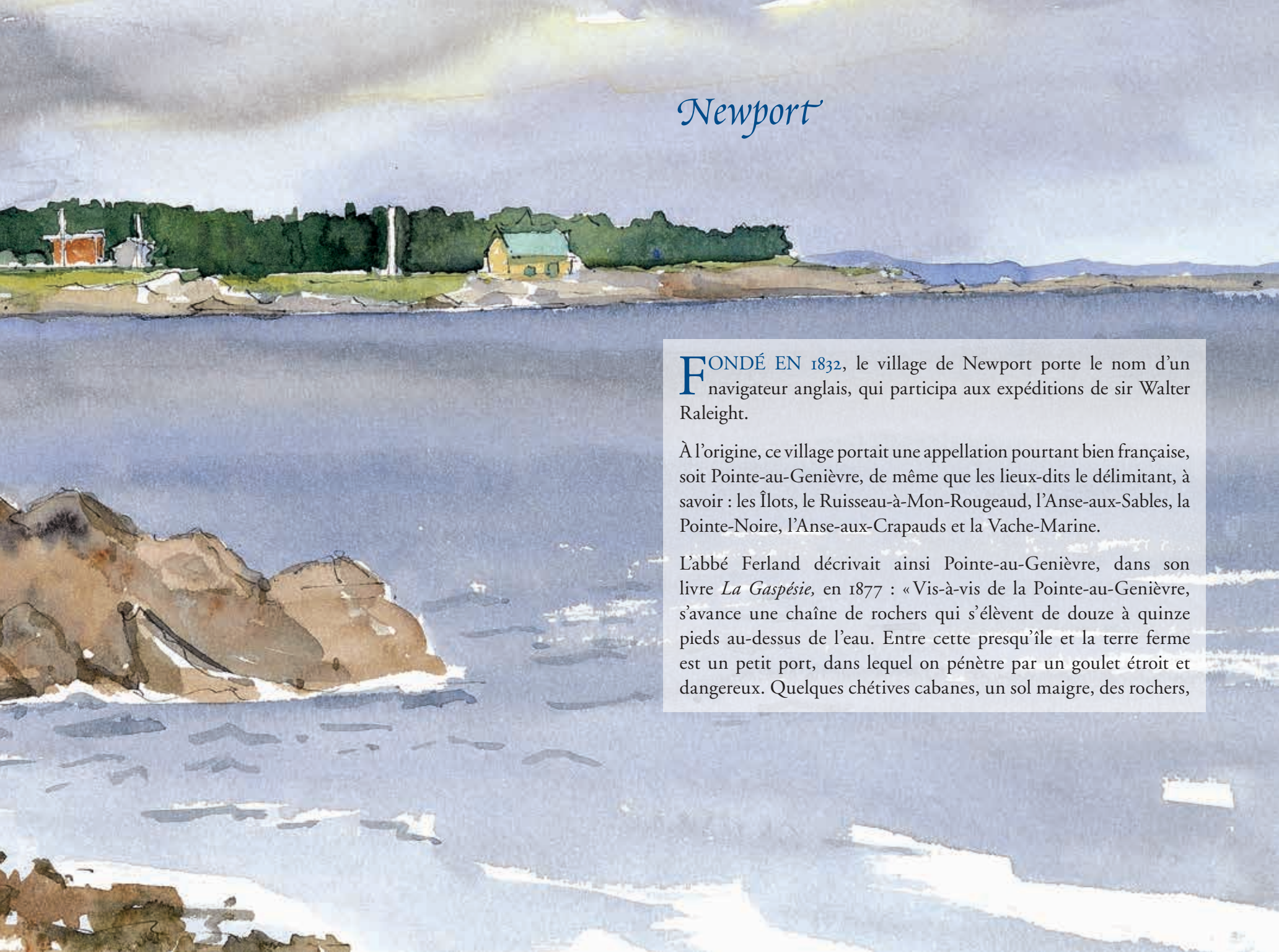
RIVIÈRE PETIT-PABOS

En Gaspésie, la pêche au saumon constitue à la fois un apport économique significatif et un attrait touristique important. On pêche le saumon «à la mouche» dans plusieurs rivières, dont la rivière Petit-Pabos où l'aquarelliste a pu croquer cette scène fort évocatrice pour tout amateur.





NEWPORT, VUE DE LA PLAGE DES ÎLOTS



Newport

FONDÉ EN 1832, le village de Newport porte le nom d'un navigateur anglais, qui participa aux expéditions de sir Walter Raleigh.

À l'origine, ce village portait une appellation pourtant bien française, soit Pointe-au-Genièvre, de même que les lieux-dits le délimitant, à savoir : les Îlots, le Ruisseau-à-Mon-Rougeaud, l'Anse-aux-Sables, la Pointe-Noire, l'Anse-aux-Crapauds et la Vache-Marine.

L'abbé Ferland décrivait ainsi Pointe-au-Genièvre, dans son livre *La Gaspésie*, en 1877 : « Vis-à-vis de la Pointe-au-Genièvre, s'avance une chaîne de rochers qui s'élèvent de douze à quinze pieds au-dessus de l'eau. Entre cette presqu'île et la terre ferme est un petit port, dans lequel on pénètre par un goulet étroit et dangereux. Quelques chétives cabanes, un sol maigre, des rochers,

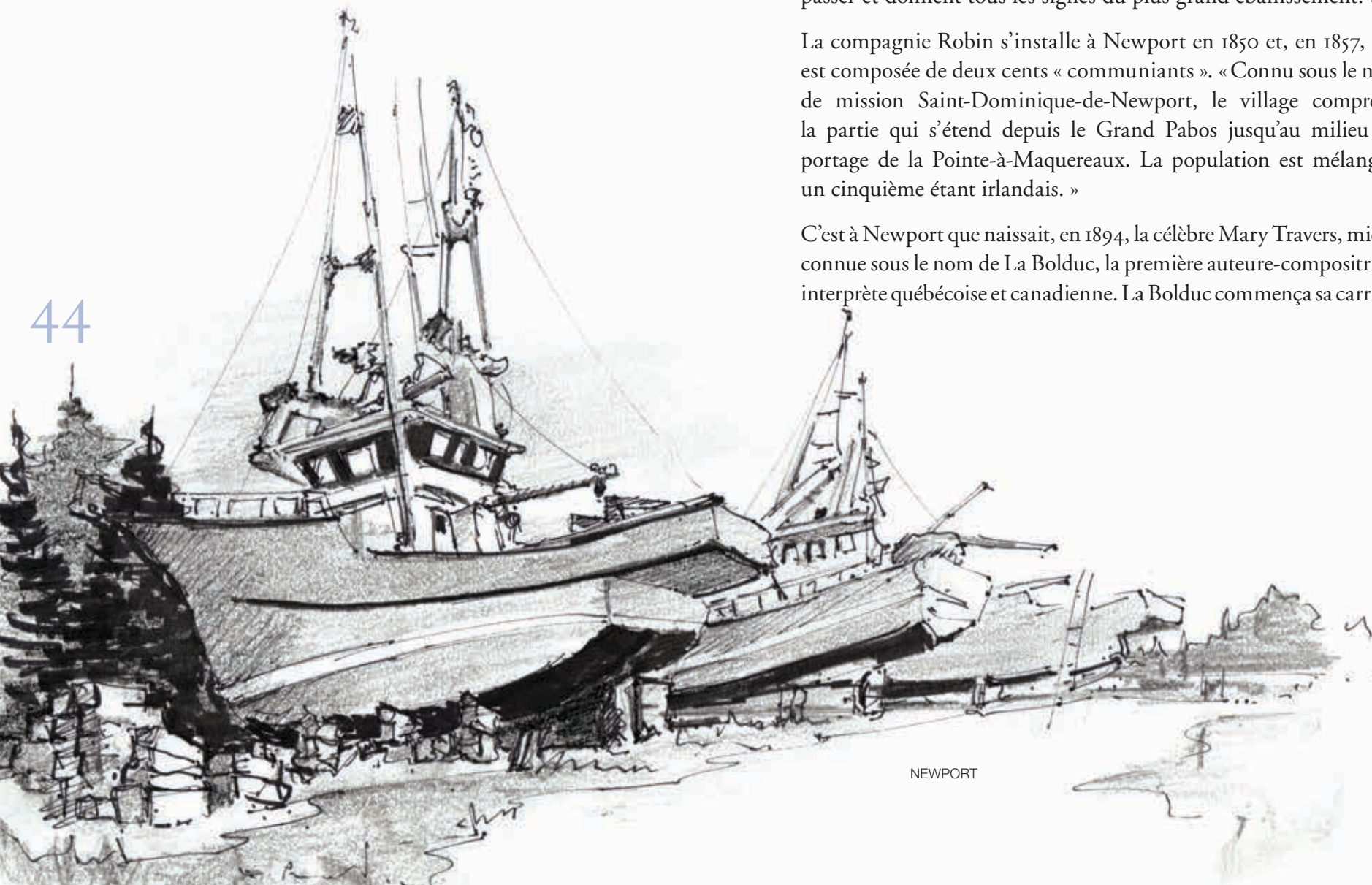
des bouquets de sapins entre lesquels serpentent les sentiers qui conduisent à la chapelle et au rivage ; voilà la partie inanimée de ce lieu. Quant aux habitants, ils brillent plutôt par la bonne humeur que par la beauté des formes. Le teint cuivré, les pommettes

saillantes, les cheveux noirs, longs et raides dénotent qu'il existe dans une partie de la population un mélange de sang sauvage. Négligemment vêtues, environnées d'enfants, dont la toilette est encore à faire, les matrones mettent le nez à la porte pour nous voir passer et donnent tous les signes du plus grand ébahissement. »

La compagnie Robin s'installe à Newport en 1850 et, en 1857, elle est composée de deux cents « communians ». « Connu sous le nom de mission Saint-Dominique-de-Newport, le village comprend la partie qui s'étend depuis le Grand Pabos jusqu'au milieu du portage de la Pointe-à-Maquereaux. La population est mélangée, un cinquième étant irlandais. »

C'est à Newport que naissait, en 1894, la célèbre Mary Travers, mieux connue sous le nom de La Bolduc, la première auteure-compositrice-interprète québécoise et canadienne. La Bolduc commença sa carrière

44

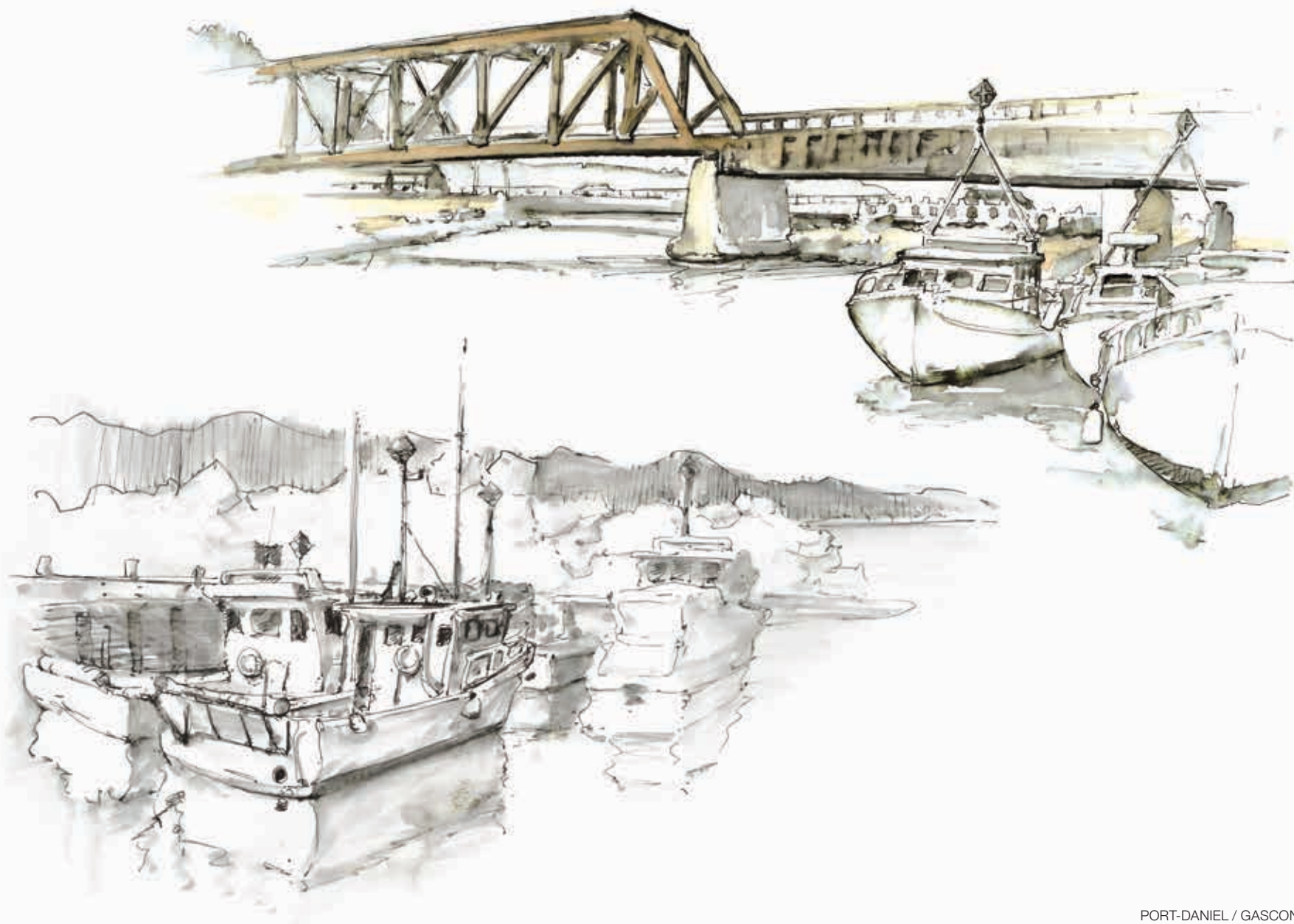


NEWPORT



en 1927, avec sa célèbre chanson « La cuisinière ». Irlandaise du côté paternel et acadienne, du côté maternel, La Bolduc représente bien, par ses talents, par sa bonne humeur contagieuse, la joie de vivre de la cohabitation gaspésienne. En plein temps de crise, ses chansons mettent un baume sur la misère et le rationnement. La Bolduc meurt en 1950, à l'âge de 46 ans, mais son histoire demeure à jamais gravée dans la mémoire collective : le conte de fées d'une ménagère du Québec qui est passée de la condition de servante à celle de phénomène de l'industrie du disque des années 1930, devenant par le fait même l'extraordinaire porte-parole musicale se méritant le titre de « Reine des chanteurs folkloriques canadiens ».

Un musée nous rappelle d'ailleurs sa mémoire, à travers une animation et un accueil chaleureux, dans son village natal de Newport : le site Mary Travers, dite La Bolduc.



Port-Daniel

C'EST EN DESCENDANT à Port-Daniel, le 4 juillet 1534, sous une salve d'honneur de trois cents Indiens que le navigateur malouin Jacques Cartier baptisa l'endroit tombé sur le champ de bataille au lieu de France ainsi nommé.



PORT-DANIEL

Port-Saint-Martin, commémorant ainsi le jour où, en France, on célébrait la fête de la translation des reliques du saint.

Quant au père Pacifique, a cité précédemment, il attribue plutôt le nom de l'endroit aux marins du capitaine Daniel, venus y faire la pêche en 1631. De leur côté, les Micmacs ont appelé ce lieu Epsegeneg : « là où l'on se chauffe ».

Au fil du temps, Port-Daniel a vu défiler bien des personnages célèbres, à commencer par le peintre Marc-Aurèle Fortin, qui y peignait les montagnes parce que, disait-il, il ne savait pas peindre la mer.

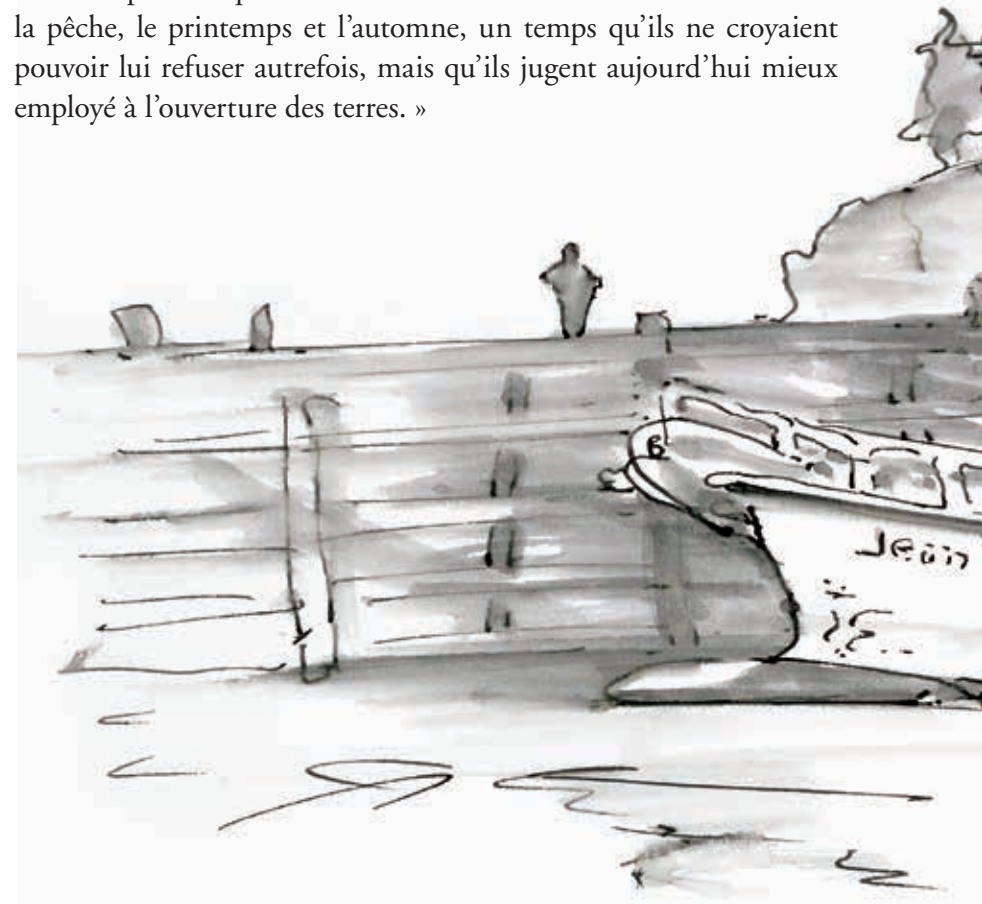
De même que la célèbre écrivaine manitobaine Gabrielle Roy, qui y séjourna plus d'une fois et qui y écrivit, le 21 août 1952 : « Que j'aime ce coin-ci ! Plus je le connais et plus mon attachement est grand. »

48

Parmi les attraits du lieu, il faut mentionner la maison Legrand, un bijou par son architecture Second Empire, parmi les bâtiments patrimoniaux de Port-Daniel, avant de faire un petit détour du côté du tunnel ferroviaire dont le creusage demanda deux ans de travail, entre 1905 et 1907, et dont l'explosion précoce d'une décharge de dynamite causa la mort de huit personnes. Des belvédères, à son sommet, offrent une magnifique vue sur la mer et sur différents secteurs de Port-Daniel.

Quand au parc Colborne, vous pourrez y découvrir la réplique du navire du même nom, échoué au large de la Pointe au Maquereau, dans la nuit du 15 octobre 1838, et à bord duquel trente passagers et onze hommes d'équipage trouvèrent la mort.

Monsieur Beaulieu, premier missionnaire résidant écrit : « La mission ne possède pas encore de presbytère pour loger le prêtre, mais une charpente de 25 pieds sur 55 est levée. Trois écoles sont en opération depuis un an et fréquentées par 160 enfants. Ces écoles font un très grand bien en appliquant de bonne heure les enfants au travail, en les occupant utilement pendant un âge critique. Le goût de l'agriculture se répand de plus en plus et ne contribue pas moins au bien spirituel qu'au bien matériel. Tous dérobent maintenant à la pêche, le printemps et l'automne, un temps qu'ils ne croyaient pouvoir lui refuser autrefois, mais qu'ils jugent aujourd'hui mieux employé à l'ouverture des terres. »







GASCONS

Gascons'

LA MÉMOIRE COLLECTIVE voudrait que le nom de ce village provienne de matelots gascons dont le navire aurait fait naufrage



au large de Percé, qui seraient parvenus à s'agripper à l'épave pour venir s'échouer en cet endroit, gardant ainsi à jamais le souvenir de leur mésaventure. Quant à la partie qui se nomme Gascons-Ouest, on la connaît surtout sous l'appellation, beaucoup plus originale, d'Anse à la barbe, en souvenir d'un vieillard à longue barbe qui en avait fait son lieu d'ermitage. Plusieurs beaux noms d'origine finissent de nommer les alentours, tous plus originaux les uns que les autres, à commencer par : La Maraîche, pour désigner un rocher en face de Gascons, ayant la forme d'une grenouille; ou encore le Cap-Gratte-Cul, où l'on peut cueillir des petits fruits en

saison, que l'on nomme en Gaspésie, senelles; L'Anse-McInnis, du nom d'un pionnier irlandais de l'endroit; La Vieille, rocher situé dans la baie et ressemblant à une vieille ou encore le Cap-à-Blatch, du nom d'un entrepreneur qui y exploita la pierre à chaux.

La grève de l'Anse-aux-Gascons était d'abord utilisée par les pêcheurs de Paspébiac et des alentours en saison pour le séchage du poisson, jusqu'à ce que s'installe la compagnie Robin, en 1900. L'année suivante, la paroisse de Sainte-Germaine-de-l'Anse-aux-Gascons verra le jour et sera confiée à l'abbé François-Xavier Ross, qui deviendra le premier évêque de Gaspé. Il a

L'ANSE-À-LA-BARBE / GASCONS







Shigawake / Saint-Godefroi

EN MICMAC, *michigonac* veut dire « eau blanche » et *chigouac*, « au pays du soleil levant ». La tradition soutient que les Indiens, au retour de leurs longues excursions en forêt, avaient coutume de retentir par la rivière arrosant le village, sortant ainsi au grand jour en direction du soleil levant.

Majoritairement anglophones, les premiers habitants de Shigawake étaient d'origines écossaise, irlandaise, anglaise et jersiaise.

Le célèbre Arthur Buies y notait, lors de son passage, en 1874 : « On n'y connaît pas plus la mendicité que les grandes fortunes. Ce pays n'a pas de passé, pas de coutumes établies. On dirait que l'homme est arrivé sur cette terre comme une paille emportée par le vent. On sent que les hommes ont l'habitude de vivre séparés; aussi sont-ils défiants les uns des autres. »

C'est à Shigawake que l'actrice Geneviève Bujold joua le rôle principal du film *Isabelle*, du célèbre réalisateur Paul Almond, originaire de l'endroit.

On y tient à la mi-août un festival de musique révélant une culture régionale riche et diversifiée, de même qu'une foire agricole où

les animaux et l'horticulture sont à l'honneur. Plus de la moitié de la population y a encore comme langue maternelle, l'anglais. L'agriculture, la pêche et l'exploitation forestière demeurent les principales activités économiques locales.

Installée en 1873, la paroisse de Saint-Godefroi, née du démembrement de Notre-Dame-de-Paspébiac et de Port-Daniel, tient son nom du fondateur de la paroisse, l'abbé Charles-Godefroi Fournier. En 1865, les premiers colons s'établirent au 3^e rang de Saint-Godefroi et commencèrent à défricher des terres. L'arrière-pays est d'ailleurs reconnu pour ses paysages agricoles et forestiers uniques.

En septembre 1880, quelques sœurs dites des « Petites Écoles de Rimouski » arrivent à Saint-Godefroi et transforment la classe en couvent. En 1919, une caisse populaire y ouvre ses portes sous les auspices de l'abbé J.-Albert Saint-Laurent, qui en est le promoteur en Gaspésie.

À l'époque, la mer, la terre et la montagne nourrissent ses habitants, tandis que prospèrent les moulins à scie et à farine, les conserveries de homard, de même qu'un atelier de tonnellerie destiné à l'exportation de la morue gaspésienne aux quatre coins du monde.



Hope Town / Hope

DEUX THÉORIES expliqueraient l'origine du toponyme. La première veut que le nom du canton de Hope se rattache à celui du colonel Henry Hope, lieutenant-gouverneur du Québec, en 1785. La seconde, beaucoup plus plausible et romantique, veut que le nom du village de Hope Town soit intimement lié à un pionnier de l'endroit, Donald Ross, venu d'Europe comme soldat, au service du général Wolfe.

Vers 1768, il vint s'établir sur l'emplacement du village actuel. Devenu veuf et pris d'une grande nostalgie, il sculpta, un jour, sur l'écorce d'un gros pin, situé près de sa maison, le nom de Hope Town, celui de sa ville natale, en Écosse.

Le canton de Hope est fondé en 1855 par des francophones, originaires du Pays basque et de l'île de Jersey.

En 1936, le canton de Hope est divisé pour former deux municipalités. L'ouest du canton, aujourd'hui appelé Hope est habité par une population essentiellement francophone; Hope Town, son côté est, est à majorité anglophone.

Le sentier du Barachois ou sentier de la Pointe-aux-Corbeaux, sur une longueur de 1,5 kilomètre, traverse une bande d'arbres et d'arbustes longeant une falaise. Tout en gardant l'intégrité et le caractère naturel des lieux, ce sentier permet aux visiteurs d'observer la flore et l'habitat faunique de diverses espèces d'oiseaux.







PLAGE DE HOPE TOWN



PASPÉBIAC

Paspébiac

À L'ORIGINE, appelé *ipsigiac*, mot qui veut dire en micmac « batture fendue », barachois ou flèche de sable.

Le 6 juillet 1534, Cartier se rend en barque à la pointe de Paspébiac où il croise une bande de Micmacs venus en canot. Ils avaient surnommé l'endroit *espegeneg* ce qui signifie « là où on se chauffe ». Ils étaient manifestement habitués à troquer des peaux avec les pêcheurs d'Acadie. Les Français, peu nombreux, refusèrent de se rendre sur le rivage.

Le jour suivant, neuf canots micmacs reviennent au même endroit. Un commerce s'établit à la suite duquel les indigènes s'en retournent tout nus, ayant échangé toutes leurs peaux, même leurs vêtements.

En 1672, Nicolas Denys mentionnait dans sa *Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale* : « un cap que l'on nomme le petit Paspec-biac. Il y a une rivière où les chaloupes se mettent à l'abry lorsqu'ils viennent faire leur dégrat du grand Paspec-biac qui est à quatre lieues de là. »

Concédée à Pierre Haimard, en 1707, la seigneurie de Paspébiac marque véritablement les débuts de la colonisation de cette partie de la côte sud de la Gaspésie.

Paspébiac n'est alors fréquenté qu'en saison par des Basques et des Bretons qui viennent pêcher la morue sur ses côtes.

En 1764, le Jersiais Charles Robin explore le golfe du Saint-Laurent pour le compte de la firme Robin, Ripon and Co., ce qui mènera

deux ans plus tard à l'établissement d'un poste de pêche à Paspébiac. Dans les années qui suivent, des pionniers jersiais, basques, bretons et acadiens s'y installent sous sa gouverne.

L'entreprise Robin devint en peu de temps un vaste monopole, un empire qui exerce un contrôle absolu sur la population, condamnée à manger dans sa main, comme le relate monseigneur Plessis, en 1811 : « Paspébiac est l'endroit central du grand commerce de morue des messieurs Robin ; ils ont leur comptoir et leur principal magasin et sont propriétaires d'une étendue de terre assez considérable. Les habitants, auxquels ils se sont rendus nécessaires, sont des espèces de serfs, entièrement dans leur dépendance. »

Un quart de siècle plus tard, l'abbé Ferland n'est pas plus tendre envers l'exploiteur : « Les habitants de Paspébiac dépendent entièrement de la maison Robin. Quand ils veulent secouer leurs chaînes et porter ailleurs leur poisson, on les menace de les traduire pour dettes, devant les tribunaux qu'ils redoutent.

« Je n'ai pas le courage, comme tant d'autres, de m'incliner devant la maison puissante de Robin ; je ne pourrais admirer les riches magasins, les demeures opulentes, les terres si bien entretenues de ces parvenus pleins de morgue et d'insolence ; il y a, dans tout cela, trop de sueurs, du sang et de la misère des Gaspésiens. Combien de pêcheurs cette puissante maison a enrichis ? Pas un ! Où sont ceux qu'elle a appauvris et maintenus dans la misère ? Partout et sur toute l'étendue de la péninsule gaspésienne ! »





LE QUAI DE PASPÉBIAC



A watercolor illustration of a coastal landscape. In the background, two white houses with dark roofs are nestled among green trees. A path leads from the foreground towards the houses. The middle ground features a large, flat area with horizontal bands of green, yellow, and orange, suggesting a field or a beach. The foreground shows a path leading towards the left. The sky is a mix of blue and white, and the ocean is a deep blue on the right side.

New Carlisle

À UNE CERTAINE époque, les Micmacs identifiaient le lieu sous la dénomination *Antagoetjoitog*, qui signifie « chez le Noir ».

Le site du village fut choisi en 1784 par le lieutenant-gouverneur du district juridique de Gaspé, Nicholas Cox, qui le nomma Carlisle en songeant à son village natal de Cox, en Angleterre. Par la suite, Carlisle devint New Carlisle.

Les premiers colons de 1784 étaient des loyalistes chassés de New York. Vers 1795, l'administration judiciaire prend forme et, jusqu'en 1816, les sessions de la cour s'y tiennent, alors qu'en 1820, on y termine la construction du palais de justice et de la prison.

La municipalité avait déjà très fière allure en 1830, car on la comparait à Washington, suscitant ce mot de l'abbé Ferland, en 1836 : « C'est une ville en promenade à la campagne ».

66

En 1836, lors de son passage en Gaspésie, l'abbé Ferland commente en ces termes le fait que le gouvernement anglais ait dépensé autant de livres sterling pour établir à New Carlisle des familles, restées fidèles à la Mère-Patrie, pendant la révolution des provinces de l'Amérique : « Cet argent, disait le juge Thompson à l'évêque de Sidyme, n'a pu être dépensé que pour creuser des canaux sous terre, car, sur le sol, on ne voit rien qui ait pu causer de si énormes dépenses. C'est encore à New Carlisle qu'est placé le bureau de douane, pour le nord de la baie des Chaleurs ; et il est à déplorer qu'on l'ait relégué sur un point dont les vaisseaux ne peuvent approcher, tandis qu'à droite et à gauche se trouvent des havres excellents. »

Au XIX^e siècle, l'endroit fut connu sous le nom de Petit-Paspébiac, avant de devenir officiellement New Carlisle, en 1877, en vertu de sa localisation entre Paspébiac et Bonaventure.

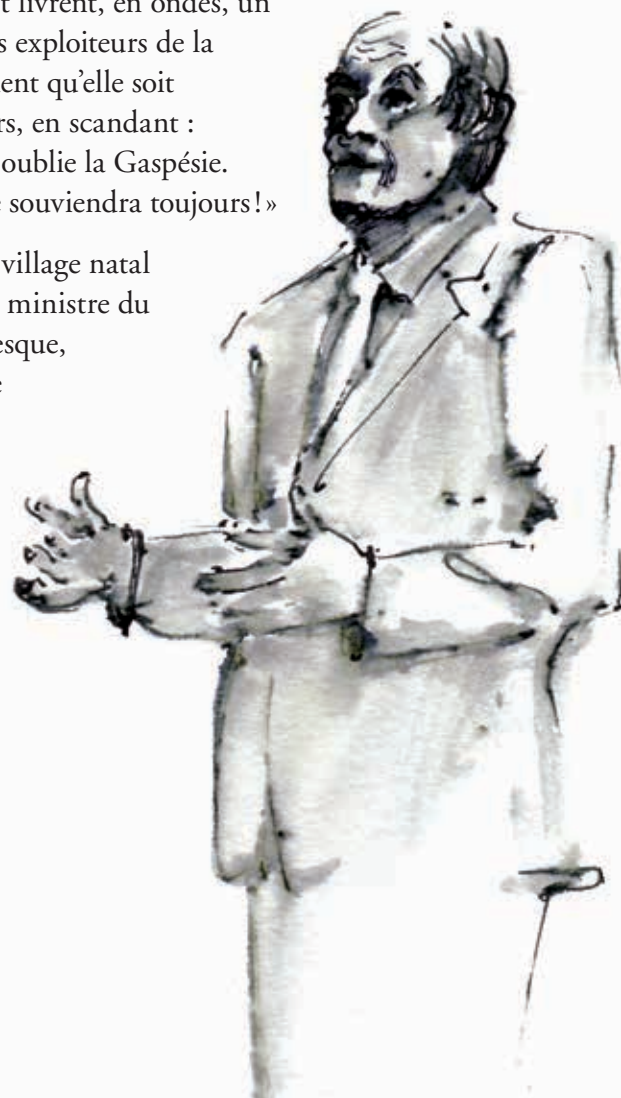
En 1933, la station de radio CHNC, de New Carlisle, entre en ondes. Elle devient la deuxième station radiophonique à voir le jour au Québec, peu après la station CKAC, de Montréal.

En mai 1942, la ville a été la scène de la capture de l'espion allemand Werner von Janowski, débarqué d'un sous-marin nazi, les célèbres U-Boat.

New Carlisle possède cinq églises d'obédience catholique, romaine, anglicane, presbytérienne et unie.

En août 1969, Paul Rose et plusieurs membres du FLQ occupent CHNC et livrent, en ondes, un manifeste contre les exploiters de la Gaspésie, et réclament qu'elle soit rendue aux pêcheurs, en scandant : « Le gouvernement oublie la Gaspésie. Mais la Gaspésie se souviendra toujours ! »

New Carlisle est le village natal de l'ancien Premier ministre du Québec, René Lévesque, dont la statue trône au milieu du village.



RENÉ LÉVESQUE

Bonaventure

APRÈS LA FAMEUSE dispersion de 1755-1760, Bonaventure est l'endroit jugé le plus sûr et regroupe alors presque toute la population de la baie des Chaleurs, c'est-à-dire plus de 150 personnes réparties en une cinquantaine d'habitations.

Quant à son nom, il proviendrait de plusieurs sources. En langue micmaque, il signifierait *ouagamette*, c'est-à-dire «eau claire». Il soulignerait également le passage, à cet endroit, du père Bonaventure Carpentier, cachant son identité sous celle du père Étienne, après son expulsion d'Acadie par les Anglais pour avoir fait un enfant à une Micmaque.

Quelques-uns croient aussi que le nom de Bonaventure rappelle la mémoire du sieur Denys de Bonaventure, souverain de l'Acadie, de 1705 à 1706. Les Bourdages de la région sont les descendants des pionniers Raymond Bourdages et Esther Leblanc. Se trouvant à Québec après la déportation, Raymond Bourdages alla s'établir à Bonaventure, vers 1775, où il devint le premier marchand de l'endroit. Il était vraisemblablement arrivé de France à Louisbourg, au cours des années qui précédèrent la dispersion des Acadiens.

Parmi les familles souches, figurent également les Arbour, Arseneault, Babin, Bujold, Cayouette, Forest, Gauthier, Henry, Lebrun et Poirier.

En 1776, des corsaires américains pillent le poste de Bourdages et, l'année suivante, Nicholas Cox, lieutenant-gouverneur de la Gaspésie, recense 104 habitants à Bonaventure.

« Bonaventure, écrit l'abbé Ferland, est à huit lieues de Port-Daniel, à quatre de Paspébiac, et à six de Cascapédiac ; ses habitants sont des Acadiens, à la physionomie douce et intelligente. Leur caractère et leurs habitudes, nous dit monsieur le missionnaire, s'accordent avec ses dehors prévenants. L'on rencontre encore à Bonaventure, bien des restes de ces familles patriarcales, qui autrefois cultivaient en paix les terres de l'Acadie, et rappelaient, par leur foi et la pureté de leurs mœurs, les temps primitifs du christianisme. »

Les Bonaventuriens ont hérité, de par leur histoire et leurs origines, du sobriquet de « Cayens ». Très attachés à leurs racines, ils célèbrent, le 15 août, la Fête nationale de l'Acadie. Un des personnages les plus célèbres de l'endroit est assurément le politicien et historien de l'Acadie, Bona Arseneault.

On peut également y visiter le Musée acadien du Québec, de même que le Bioparc.

Quant à la rivière Bonaventure, elle est reconnue aux quatre coins du monde pour ses riches fosses à saumon.







BONAVENTURE - LE VIEUX COUVENT



BONAVENTURE - LE CAMPING

Saint-Siméon

C'EST EN NOVEMBRE 1914, en pleine Guerre mondiale, que la municipalité de Saint-Siméon était officiellement créée. Faisant autrefois partie de la municipalité de Bonaventure, elle fut d'ailleurs longtemps appelée Petit-Bonaventure. La paroisse fut inaugurée le 18 février, le jour de la fête de Saint-Siméon. En fait partie Ruisseau Leblanc, dont le proche cours d'eau du même nom a son affluent à Saint-Siméon qui tient son nom d'un résident de l'endroit. En 1952, un syndicat de l'Union catholique des cultivateurs (UCC) y voit le jour.

Saint-Siméon offre une vue superbe sur la baie des Chaleurs et sur un paysage rural, notamment le deuxième rang, et incarne encore de nos jours le village typiquement gaspésien.

Vu leurs origines acadiennes, comme c'est le cas dans bien des villages en Gaspésie, les citoyens de Saint-Siméon sont affublés d'un sobriquet, ou plus exactement de deux, puisqu'on les appelle affectueusement les Pipianes ou encore les Tireux de roches.







Caplan

LES INDIENS nommaient ce lieu *gaplantjitjg*, qui signifie « petit caplan », à cause de l'abondance de ce petit poisson. Certains soutiennent qu'il aurait plutôt un lien avec Cape Land et les registres paroissiaux confirment cette version.

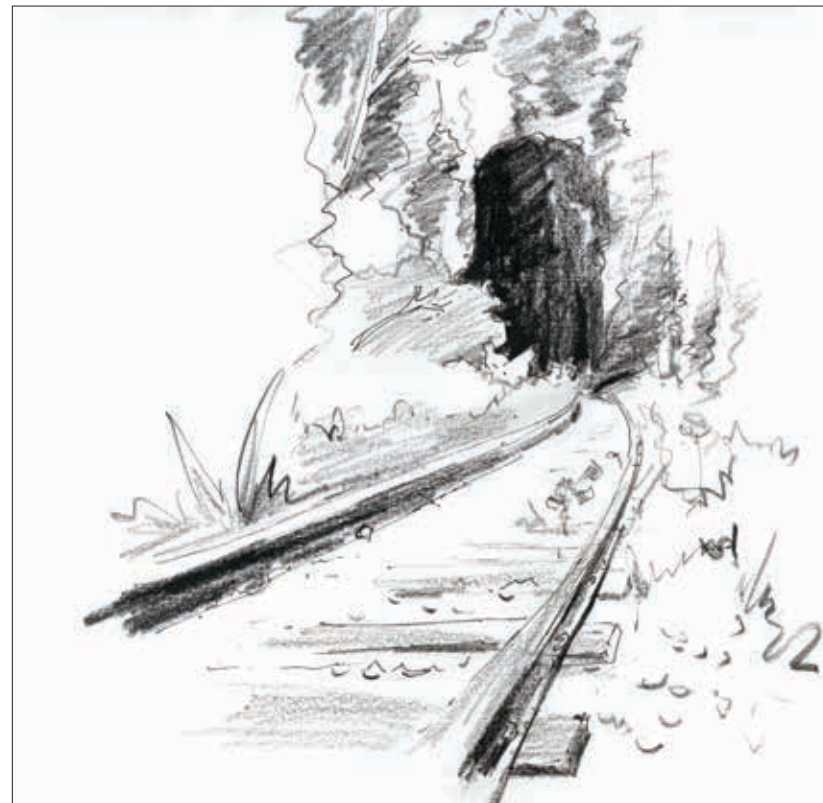
D'autres encore, et ils sont la majorité, attribuent plutôt le nom au vieil Indien John Kaplan, qui a longtemps campé à l'embouchure de la rivière du même nom. Quant à Musselyville, il s'agissait à l'époque d'une colonie située à environ huit milles derrière Saint-Charles-de-Caplan.

Musselyville a pris le nom du père Mussely qui, en 1892, arriva de Belgique avec vingt-cinq émigrants désireux de coloniser cette partie de la Gaspésie. Cora Mussely, fondatrice de la chaîne de restaurants *Cora Déjeuners* y est d'ailleurs née. C'est en 1812 que Jean Ambroise et Pierre Babin s'installent à proximité de la rivière Caplan, bien que la paroisse ne soit fondée qu'en 1875.

Au cours de l'année 1911, le curé Joseph Deschamplain et de nombreux cultivateurs prennent la décision de construire une beurrerie dans la paroisse, afin de redresser son économie. Ottawa consent, en 1947, sur les instances du député de Bonaventure, Bona Arseneault, à l'établissement d'une ferme expérimentale pour la Gaspésie, qui est cédée au gouvernement provincial en 1967. La ferme, une fois rénovée, est finalement transformée en site agrotouristique appelé *Auberge de la ferme*.

76 En septembre 1954, une terrible tempête dévaste une bonne partie de la localité et des environs. Les cultivateurs perdent la totalité de leur récolte, car les champs sont lavés. De plus, des granges sont détruites, des ponts arrachés, la beurrerie entièrement inondée. Le chemin de fer subit également d'importants dégâts.

La plage de la Rivière est l'une des plus fréquentées de la région. Une magnifique chute s'y jette dans la baie des Chaleurs.



PORT-DANIEL / GASCONS

New Richmond

EN JUILLET 1761, un recensement indique la présence de 38 francophones à New Richmond, qui s'appelle alors Gespagegiac ou Cascapédia. Le village est ainsi nommé en l'honneur du duc de Richmond, ancien gouverneur général du Canada.

Lors de sa visite en Gaspésie, l'abbé Ferland écrit, le 15 juillet 1836 : « vers les 10 heures, un temps calme et brumeux fait place à un soleil brillant et à un vent léger qui nous pousse vers Cascapédia. Une belle pointe couverte de pins s'avance entre les deux rivières de Cascapédia. C'est un des sites les plus agréables de toute la Gaspésie. La large baie de Cascapédia (New Richmond), les rives verdoyantes des rivières, les montagnes de Maria qui se terminent par la cime élevée du mont Tracadièche forment un tableau plein de noblesse et de grandeur. »

L'abbé rapporte également qu'on trouve à Cascapédia, en 1836, « 125 communiantes qui ont donné comme dîme : 6 minots de blé, 15 minots d'avoine, 6 minots d'orge et 100 quarts de patates. La dîme des patates devait être de 200 quarts, mais la misère a forcé le missionnaire à faire pour l'année le sacrifice de la moitié de cette dîme ».

Il faudra attendre jusqu'en 1847 pour accueillir des Irlandais à New Richmond. Puis, l'année 1848 marque l'arrivée des premiers loyalistes suivis, six ans plus tard, par plusieurs Écossais.

En 1855, la municipalité locale de New Richmond est créée dans le sillage de l'adoption de l'Acte des municipalités et des chemins du Bas-Canada. En 1860, la paroisse catholique légalement formée porte alors le nom de paroisse des Saints-Anges-Gardiens-de-Cascapédia. Ce n'est qu'en 1930 qu'elle prendra le nom des Saints-Anges-de-New-Richmond.

La ligne de chemin de fer parvient à New Richmond en 1893.

Le 25 décembre 1941, des soldats de New Richmond, cantonnés à Hong Kong, sont faits prisonniers et ne reverront leur village qu'en 1945, à la suite de la reddition du Japon.

L'année 1966 marque l'ouverture de l'usine de carton d'emballage de la Consolidated Bathurst, qui fermera définitivement ses portes le 4 août 2005, provoquant une véritable commotion dans la région.

En 1989, on procède à l'ouverture du Centre d'interprétation de l'héritage britannique et de son village historique, un des plus beaux attraits de New Richmond, qui reconstitue le style de vie des immigrants d'origine britannique dans la région.

Suit, en 1990, l'annonce de l'aménagement d'un centre de ski alpin à la montagne du Pin Rouge, par le coloré Raymond Malenfant, qui fera faillite l'année suivante.





NEW RICHMOND



MARIA - POINTE VERTE





MARIA

Maria



AUTREFOIS appelée Baie-Sainte-Hélène, la municipalité est ainsi nommée en l'honneur de Maria Howard Effingham, épouse de Guy Carleton, gouverneur du Québec.

Mis à part les Micmacs de Gesgepegiag, occupant les lieux depuis des lunes, les premiers habitants, outre les Acadiens venus de Carleton et des alentours, sont des Écossais, des Irlandais et des loyalistes américains chassés de leur patrie vers 1775. Si le canton de Maria remonte à 1842 et la municipalité à 1855, leur colonisation ne débute vraiment qu'en 1860 avec l'installation d'un groupe d'Acadiens, à la suite de la fondation de la paroisse Sainte-Brigitte-de-Maria.

En 1877, à l'initiative d'Honoré Mercier, une féculerie voit le jour. Le 13 septembre 1908, Alphonse Desjardins préside, à la sacristie, à l'Assemblée de fondation de la première caisse populaire en Gaspésie. Vers 1910, l'exploitation de l'herbe à outardes connaît une période florissante jusqu'en 1933, alors que l'activité cesse en raison, entre autres hypothèses, avance le frère Marie-Victorin, d'un champignon. L'année 1948 marquera l'ouverture du premier hôpital à Maria.

Le sobriquet attribué par la tradition orale aux Mariens est celui de « Bouts de ligne », parce qu'anciennement le chemin de fer ne se rendait pas plus loin.



La Pointe-Verte

LE PARC MUNICIPAL de la Pointe-Verte, situé à l'extrémité est de la rue des Tournepierres, est un lieu de détente et d'observation de la nature. Des panneaux thématiques renseignent sur l'écologie, le patrimoine et la faune ailée de ce secteur.

Lieu rêvé pour les ornithologues, professionnels ou en devenir, qui en profitent pour venir observer la colonie de goélands, de pluviers, de bécasseaux et de hérons de passage.



CARLETON-SUR-MER

Gesgapegiag

GESGEPEGIAG signifie « rivière large ». Kichkiabeguiak est une variante que l'on retrouve sur une carte de 1865. Il est difficile de préciser le moment où les Micmacs ont commencé à se sédentariser à Gesgapegiag, mais on relève des traces de leur présence, à tout le moins saisonnière, au début du XVIII^e siècle. La mission remonte à 1810.

Les premiers travaux d'arpentage devant conduire à la création d'une réserve remontent à 1860. À cette époque, une centaine de Micmacs y habitent sur une base plus ou moins permanente. Leur nombre est toutefois suffisant pour qu'on y installe la première école micmaque au Québec, en 1964. Aujourd'hui, la population de la réserve est d'environ 500 habitants.

Avec son église en forme de tipi caractéristique des Amérindiens de l'Ouest canadien, et sa coopérative d'artisanat, Gesgapegiag attire de nombreux touristes. L'église, cône d'aluminium, symbolise le mélange d'influences propres aux paroissiens de Gesgapegiag. À l'intérieur, les effigies du Christ et les capteurs de rêves veillent de concert sur les cérémonies de mariage, de baptême et de funérailles.

L'artisan Walter Jérôme, vannier de réputation internationale, est un fournisseur important de paniers de frêne pour la coopérative.





QUAI DE CARLETON-SUR-MER



CARLETON-SUR-MER

Carleton

LE 8 JUILLET 1534, Cartier et ses hommes continuent leur exploration en se rendant en chaloupe dans le fond de la baie, dans l'espoir de découvrir un passage vers l'intérieur du continent. Comme leurs efforts s'avèrent vains, « dolents et marris », Cartier et ses hommes regagnent leurs navires. À la hauteur de Carleton, ils rencontrent un groupe de trois cents Micmacs avec qui ils « trafiquent » de nouveau. Encore une fois, les Indiens se dépouillent entièrement.

Connu d'abord sous le nom micmac de Tracadigash, Tracadiche, *traquadigash* (qui signifie « là où il y a beaucoup de hérons »), prend la forme française de Tracadièche à l'arrivée des Acadiens de Beaubassin, en 1755, qui en font leur Petite-Tracadie. En 1787, on remplace ce nom par celui de Carleton, en l'honneur de sir Guy Carleton, gouverneur du Canada sous le nom de lord Dorchester.

À l'arrière-plan, se détache le mont Saint-Joseph, appartenant à la chaîne des Chic-Chocs, qui en micmac veut dire « paroi infranchissable », et qui font partie des Appalaches. Il y a plusieurs siècles, les Micmacs se réunissaient chaque année sur le sommet du mont Tracadièche afin de rendre un culte au soleil.

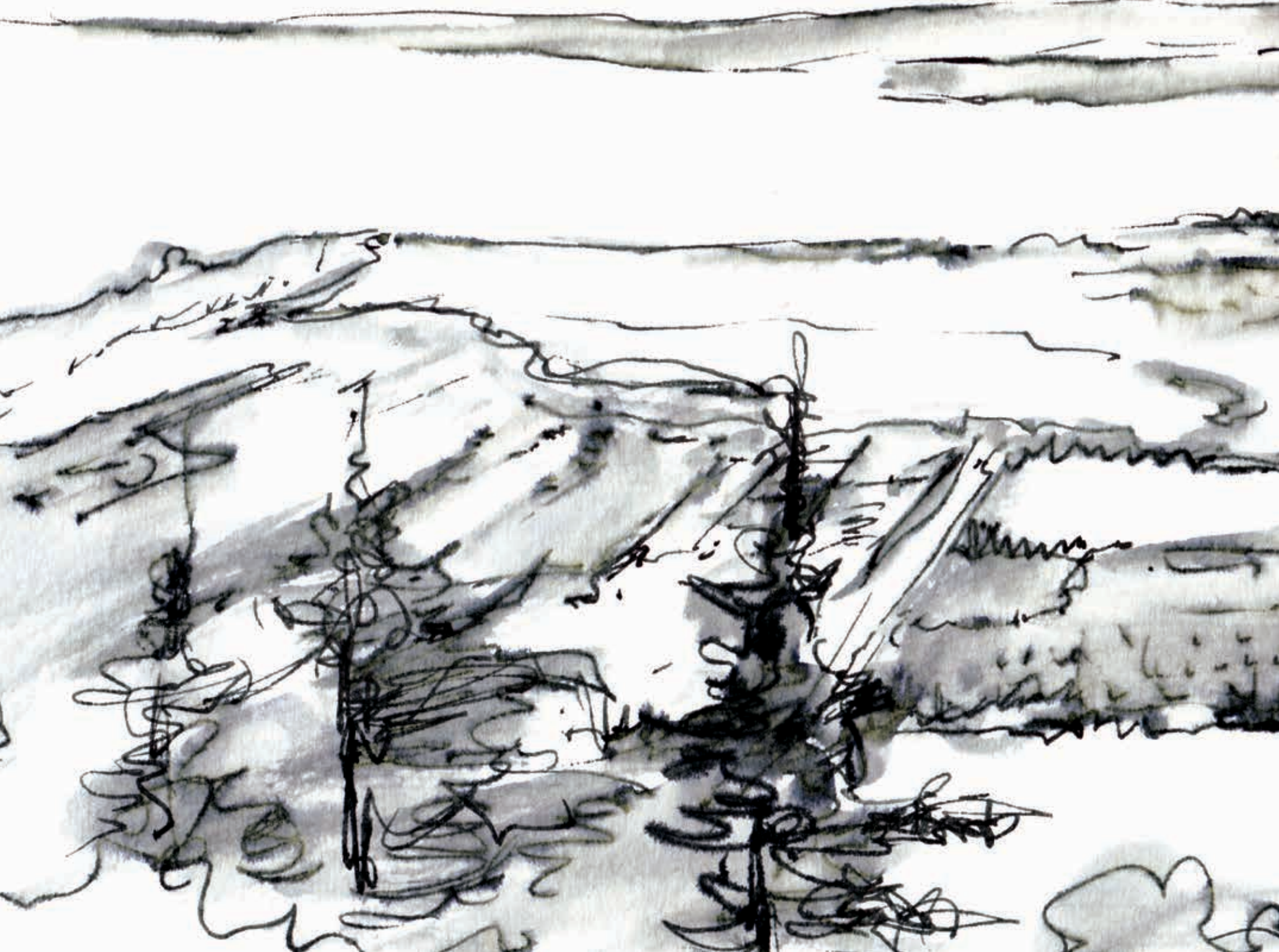
Les pionniers sont en majorité d'origine acadienne. En décembre 1755, des fugitifs de Beaubassin atteignent la baie des Chaleurs. Ce groupe comprend sept familles, soit celles de Claude Landry, de Benjamin Leblanc, de Raymond Leblanc, de Joseph Leblanc, de Jean-Baptiste Leblanc, de Charles Dugas et de François Comeau.

À l'automne 1773, l'abbé J. Mathurin Bourg, premier Acadien ordonné prêtre, s'installe à Carleton avec le titre de curé de ladite paroisse. Il a également la charge des missions de toute la Gaspésie et de l'Acadie.

En 1811, lors de sa visite pastorale, monseigneur Plessis, évêque de Québec, décrit Carleton comme suit : « Trecadigelche pourrait figurer avec les paroisses du second ordre dans l'intérieur du Canada ; s'il ne vaut pas Kamouraska, Saint-Joachim, Sainte-Anne-de-la-Grande-Anse, il ne le cède ni à l'Islet, ni à Neuville, ni à Saint-Rock-des-Aulnets. À la vérité, il n'y a qu'une ligne d'habitations, mais elle n'a pas moins de cinq lieues d'étendue en y comprenant la partie nommée Maria. Une chaîne de montagnes assez haute fait le fond du tableau ; la bordure est un coteau bien soutenu par un rivage graveleux et uni. Un barchois de près d'une lieue de long, qui se remplit dans les grandes marées et laisse dans les marées ordinaires plusieurs îlots et battures à découvert, contraste par son calme avec l'agitation de la mer souvent irritée ».

En 1836, l'abbé Ferland note : « Pour ses habitants, la pêche est d'une importance secondaire ; l'agriculture forme leur principale occupation. Des chemins bien entretenus permettent de voyager en voiture, dans toute l'étendue de Carleton ; aussi chaque cultivateur possède cheval et charrettes, tant pour les voyages et les promenades que pour les travaux de la terre. C'est un luxe que nous n'avons pas encore rencontré dans la Gaspésie. »

En 1923, à Carleton, la première coopérative de pêcheurs voit le jour.

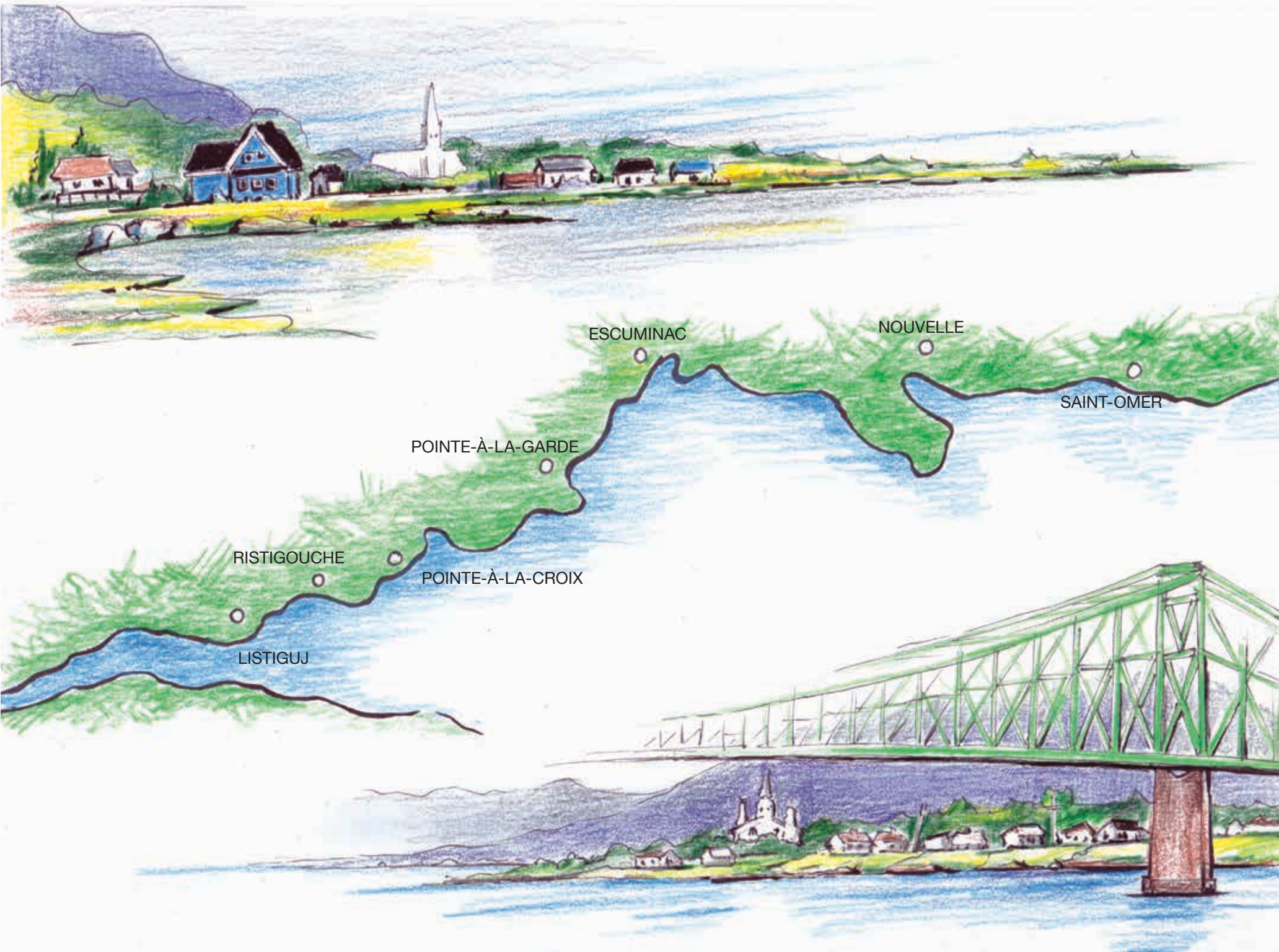


Le 17 octobre 1959, les Gaspésiens assistent à l'entrée en ondes de la première station de télévision en Gaspésie, CHAU TV, sise sur le mont Saint-Joseph.

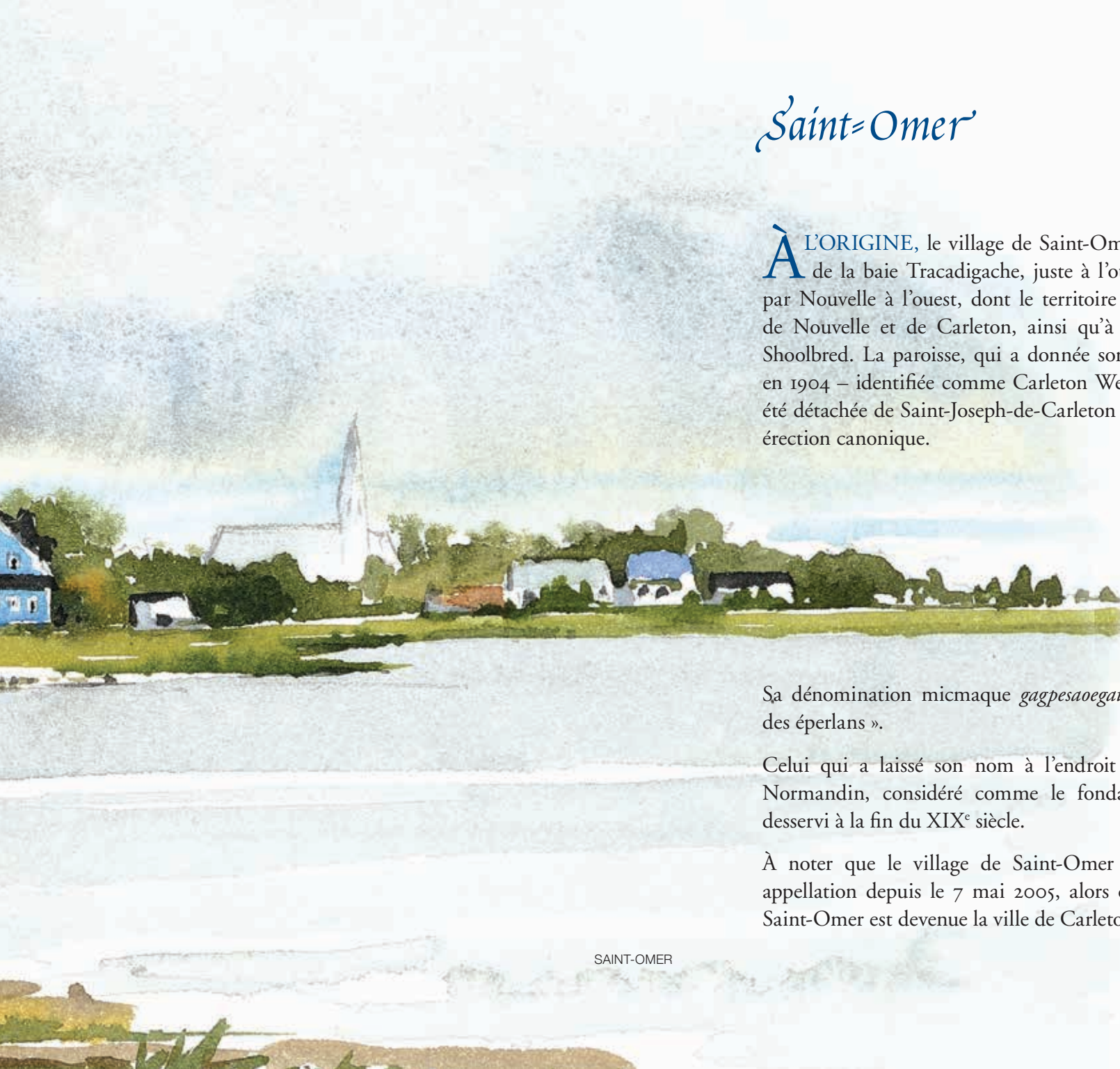
CARLETON - LE MONT SAINT-JOSEPH



NEWPORT







Saint-Omer

À L'ORIGINE, le village de Saint-Omer était situé sur le bord de la baie Tracadigache, juste à l'ouest de Carleton, bornée par Nouvelle à l'ouest, dont le territoire appartenait aux cantons de Nouvelle et de Carleton, ainsi qu'à l'ancienne seigneurie de Shoolbred. La paroisse, qui a donnée son nom à la municipalité, en 1904 – identifiée comme Carleton West entre 1887 et 1903 – a été détachée de Saint-Joseph-de-Carleton en 1899, par suite de son érection canonique.

95

Sa dénomination micmaque *gagpesaoegatig* signifie « rendez-vous des éperlans ».

Celui qui a laissé son nom à l'endroit est l'abbé Joseph-Omer Normandin, considéré comme le fondateur du village qu'il a desservi à la fin du XIX^e siècle.

À noter que le village de Saint-Omer n'existe plus sous cette appellation depuis le 7 mai 2005, alors que la ville de Carleton-Saint-Omer est devenue la ville de Carleton-sur-Mer.



Nouvelle

SES PREMIERS HABITANTS furent des Acadiens fuyant la déportation. À leur suite, arrivèrent des loyalistes américains voulant demeurer fidèles à la Couronne britannique.

Son nom aurait plusieurs explications bien que la plus plausible demeure, à ce jour, La Nouvelle de Carleton, qui marquerait l'occupation du territoire à la suite de nouveaux arrivants en provenance de la paroisse Saint-Joseph-de-Carleton. Il semble que le nom provienne de la rivière qui traverse le village.

Nouvelle a été implantée en 1788 dans la seigneurie Shoolbred, ainsi dénommée en l'honneur de John Shoolbred, son premier propriétaire.

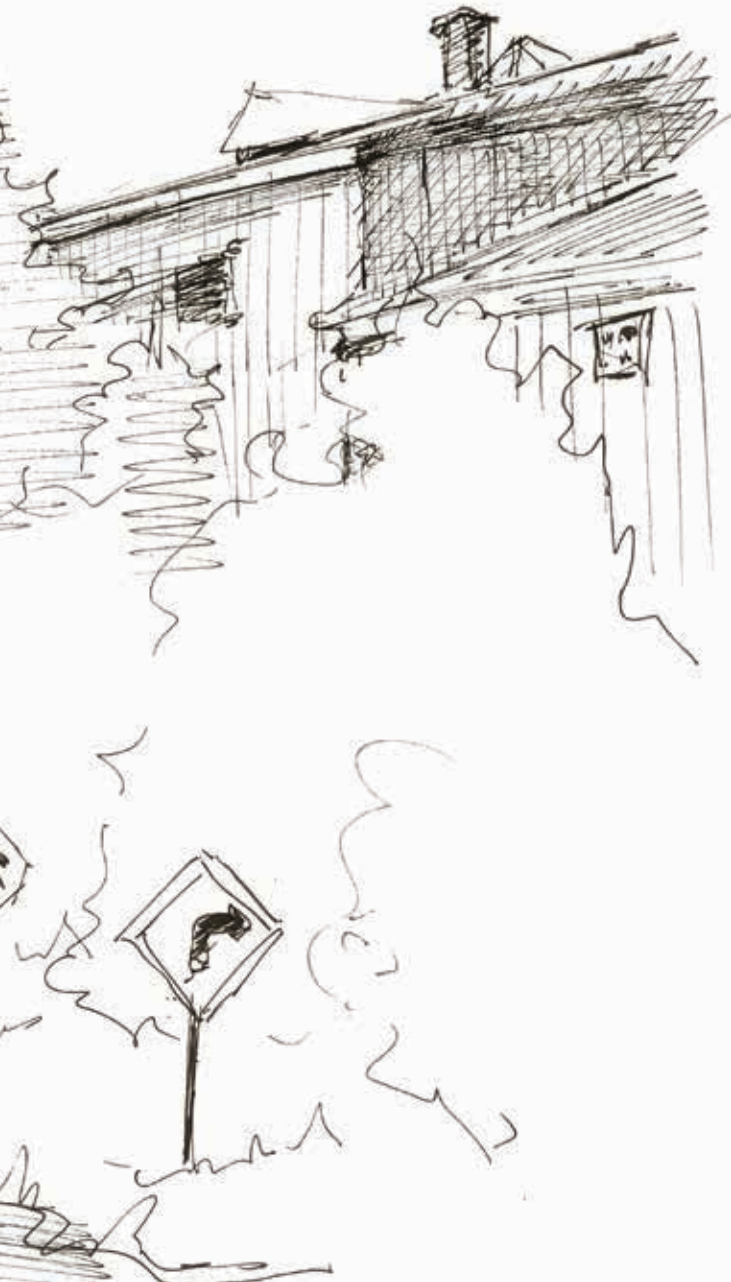
En 1842, le canton de Nouvelle était proclamé. La municipalité de Shoolbred, créée en 1845, est abolie en 1847 et rétablie en 1855.

En 1861, elle portera le nom de Canton de Nouvelle et Shoolbred. En 1912, Saint-Jean-l'Évangéliste. Le nom actuel de Nouvelle remonte à 1953.

En micmac, la rivière Nouvelle, qui traverse le village s'écrivait *tlapatantjtjg*, qui signifie « comme des patates », en raison de son lit caillouteux.

Le sobriquet des gens de Nouvelle est « gigueux », car ils sont reconnus pour être bons danseurs.

Nouvelle s'étend sur un vaste territoire donnant lieu à des noms de hameaux des plus poétiques, dont voici quelques exemples : le Trou-à-balle, Miguasha et le Grand Platin.





A watercolor illustration of a rural landscape. In the foreground, there's a road on the left with a dark car. To the right of the road is a grassy area with some red flowers. In the middle ground, there are several utility poles with wires stretching across the scene. Beyond the poles, there's a body of water and rolling hills in the background under a blue sky with white clouds.

Escuminac'

DEUX SOURCES traduisent différemment ce nom d'origine micmac : la première par « poste d'observation » et la seconde par « jusqu'ici il y a de petits fruits ».

Colonisé par des loyalistes américains, ce village agricole, serti au milieu de monts et de vallées, a depuis toujours développé sa vocation forestière.

La municipalité d'Escuminac est créée en 1912. Elle comprend l'ancienne municipalité de la partie sud-ouest de Nouvelle et Shoolbred. Escuminac comprend aussi Escuminac Flat et Pointe-à-Fleurant, hameau enclavé dans le parc de conservation (renommé parc national) de Miguasha, rappelant la mémoire d'un dénommé Fleurant, d'origine acadienne, installé à cet endroit après la Conquête.

Pointe-à-Fleurant était alors appelé, par les Micmacs, *aglasieogatig* signifiant « colonie anglaise ». Quant à Miguasha, le nom de cette longue pointe serait une altération du nom indien *meoasag* qui signifie « rocher rouge ».



POINTE-À-LA-GARDE

Pointe-à-la-Garde

C E VILLAGE conserve la mémoire du sieur Donat de la Garde, commandant d'une petite batterie lors de la bataille de la Ristigouche, de juillet 1760. C'est en 1897 que la mission Saint-Antoine-de-Padoue de Pointe-à-la-Garde est fondée.

construisirent une batterie sur une pointe qui défendait le passage. Elle a été nommée et s'appelle encore Pointe-à-la-Batterie. On plaça un paquet de soldats sur la suivante, appelée Pointe-à-la-Garde, d'où on pouvait surveiller toute la baie.

Dans *Études historiques et géographiques*, le père Pacifique relatait ainsi, en 1935, l'installation de la garnison : « Le 19 mai 1760 ils arrivèrent à six lieues du rapide de Ristigouche où ils mouillèrent dans un endroit très commode... les troupes et l'équipage des trois navires débarquèrent et

« C'est entre ces deux pointes qu'on établit le camp pour rafraîchir les troupes et les équipages, on y construisit des fours pour faire du pain, car il restait très peu de biscuits à bord... » En micmac, on nomme encore l'endroit *pipenogoomtjitj* ce qui veut dire « petite boulangerie ».



POINTE-À-LA-CROIX

Pointe-à-la-Croix

LA PRÉSENCE d'une croix, plantée par les Micmacs sur la pointe de la rivière Ristigouche, aurait donné son nom à l'endroit, qui

s'écrit dans leur langue *mosgolatjitjig gisna mosgoleg*, qui veut dire « rivière qui serpente fait un coude régulier ».



Après la conquête, l'endroit a porté tour à tour le nom de Repulse Point et de Pleasant Point.

Le territoire est d'abord érigé sous le nom de municipalité du canton de Mann, en 1845, en hommage à Edward Isaac Mann qui y possédait des concessions depuis 1788.

Depuis 1970, l'endroit porte le nom de Pointe-à-la-Croix.

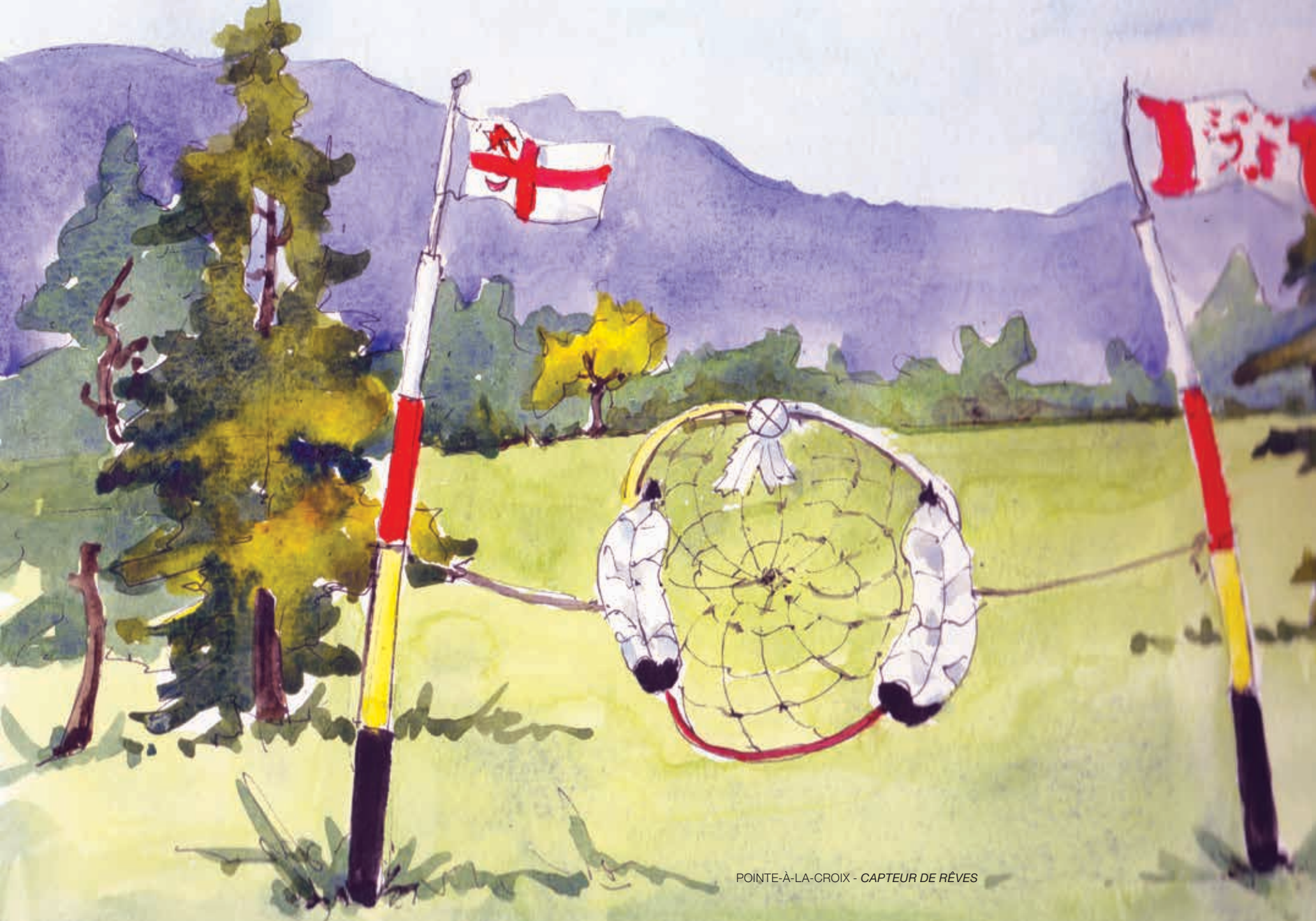
Les Micmacs fréquentaient depuis des temps immémoriaux ce lieu de passage historique des Récollets vers 1620, des Acadiens en 1758 et des loyalistes en 1780.

En 1855, un premier service de traversier est instauré entre Pointe-à-la-Croix et Campbellton.

Depuis son inauguration en 1961, le pont interprovincial relie les deux rives de la Ristigouche.

Lors de son voyage en 1836, l'abbé Ferland décrit ainsi sa découverte des lieux : « De grand matin la Sara louvoie, mais avec précaution, car le chenal du Ristigouche n'a ici qu'un quart de lieue de largeur. Sur la rive droite, loin devant nous, danse sur les eaux un groupe de maisons blanches : c'est Campbelltown, ou la pointe à Martin, petite ville qui s'est élancée dans le monde, depuis trois ou quatre ans. De l'autre côté, sur la rive canadienne, est la pointe à la croix, propriété de monsieur Christie, ancien membre du parlement provincial ; un peu plus loin s'avance la pointe de Ristigouche, sur laquelle se trouve le village sauvage. »

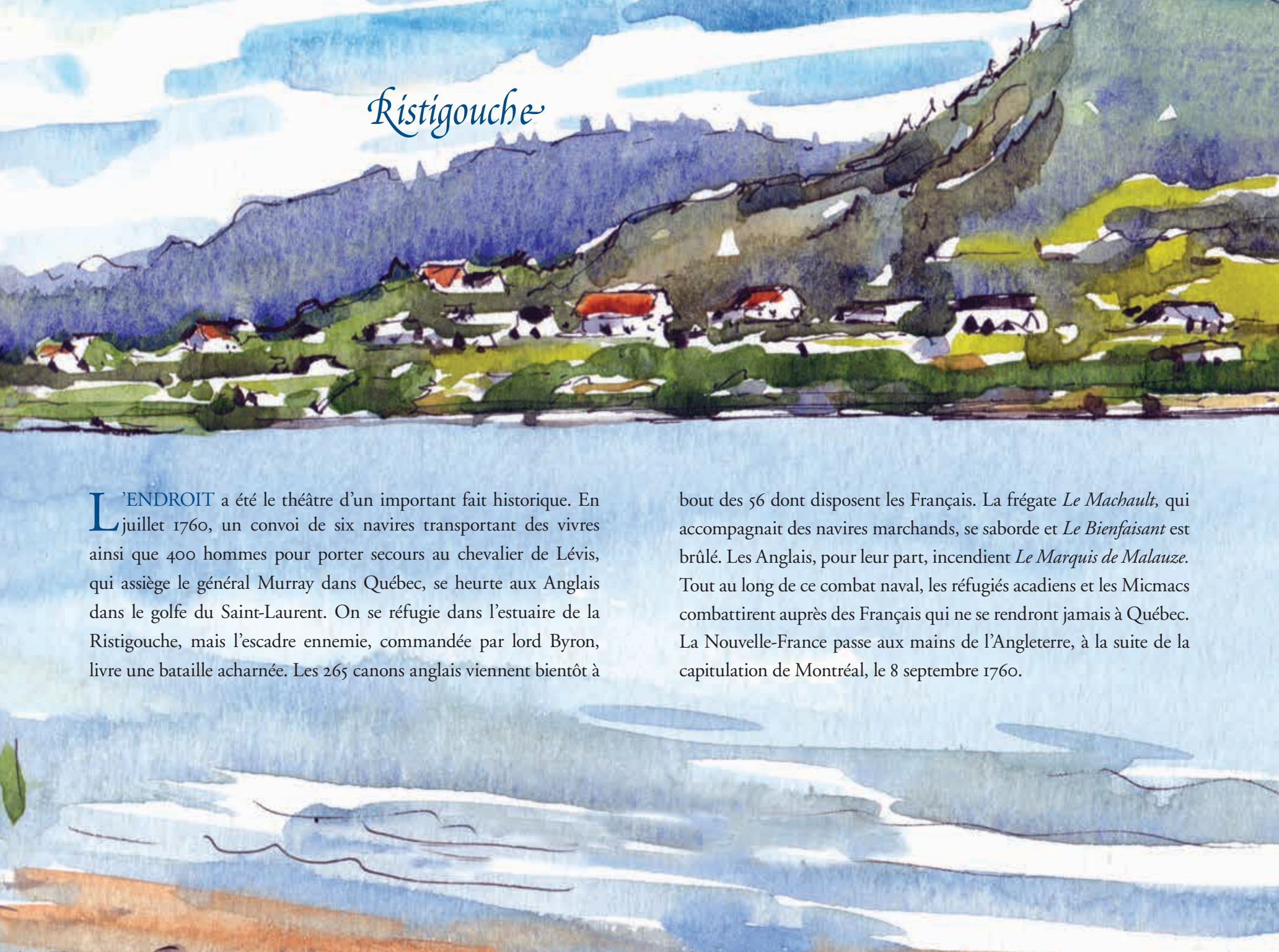




POINTE-À-LA-CROIX - CAPTEUR DE RÊVES



RISTIGOUCHE - LIEU D'UNE BATAILLE HISTORIQUE



Ristigouche

L'ENDROIT a été le théâtre d'un important fait historique. En juillet 1760, un convoi de six navires transportant des vivres ainsi que 400 hommes pour porter secours au chevalier de Lévis, qui assiège le général Murray dans Québec, se heurte aux Anglais dans le golfe du Saint-Laurent. On se réfugie dans l'estuaire de la Ristigouche, mais l'escadre ennemie, commandée par lord Byron, livre une bataille acharnée. Les 265 canons anglais viennent bientôt à

bout des 56 dont disposent les Français. La frégate *Le Machault*, qui accompagnait des navires marchands, se saborde et *Le Bienfaisant* est brûlé. Les Anglais, pour leur part, incendient *Le Marquis de Malauze*. Tout au long de ce combat naval, les réfugiés acadiens et les Micmacs combattirent auprès des Français qui ne se rendront jamais à Québec. La Nouvelle-France passe aux mains de l'Angleterre, à la suite de la capitulation de Montréal, le 8 septembre 1760.

Un centre d'interprétation intégrant une partie des vestiges de la frégate française *Le Machault* commémore l'importance de cette bataille décisive dans l'histoire de la fin du régime français en Amérique.

En 1818, Dalhousie se rend à Ristigouche pour rencontrer les Amérindiens. Depuis des années, les colons empiètent sur ce qu'ils considèrent leur appartenir. Un missionnaire écrit qu'on laisse toutefois assez de terrain aux Amérindiens «pour les amuser et les empêcher de se plaindre». De la même façon, on leur enlève de petites îles où ils faisaient «les sucres» et un peu de culture depuis longtemps. On leur dit : «Laisse-moi cette île, le roi me l'a donnée».

L'hiver, les Amérindiens sont donc réduits à la seule chasse pour survivre ou encore

«ils achètent à crédit et à haut prix, chez ces mêmes Anglois; j'ai vu une liste de ce qu'ils doivent à monsieur Ferguson; elle monte à plus de 400 livres; ils doivent autant à monsieur Mann; et 200 à un autre marchand monsieur Guéret. J'ai demandé aux Sauvages pourquoi ils s'endettaient ainsi; ils m'ont répondu : qu'on avait pris leur vie dans l'eau, qu'il falloit bien qu'on leur donnât à manger».

En 1828, une loi visant à restreindre la pêche au saumon fait déborder le vase, d'autant plus que les Micmacs croient que toutes leurs terres risquent d'être occupées. C'est l'abbé Édouard Faucher qui réussit à les arrêter, alors qu'ils s'apprêtent à prendre les armes pour aller massacrer les colons anglais voisins.





Listuguj

LISTUGUJ est la plus ancienne des deux réserves indiennes fédérales de la rive sud de la Gaspésie. Elle se nommait Restigouche jusqu'en 1994, après quoi on lui a préféré l'orthographe micmaque. La réserve a été assignée exclusivement à la nation en 1853 par le gouvernement du Bas-Canada. Le territoire traditionnel des membres de la nation listuguj est appelé district de Gespegewagi. Listuguj, souvent orthographié Restigouche en anglais et Ristigouche, en français, désigne aussi une des formes traditionnelles d'écriture du micmac utilisé en Gaspésie.

À l'arrivée des Européens, les Mi'gmaq étaient semi-nomades. Les Mi'gmaqs de Listuguj se tenaient au courant des événements de la nation entière grâce à un système de communication de « coureurs » et avaient un langage écrit rudimentaire.

En 1980, le ministre québécois des Loisirs, Chasse et Pêche, Lucien Lessard, conteste leurs droits ancestraux de pêche au saumon dans la rivière, ce qui déclencha une escarmouche à Ristigouche.

Une première descente est effectuée avec 550 policiers provinciaux. Dix hommes sont incarcérés à la prison provinciale de New Carlisle.

Listuguj reçoit l'appui de la Fraternité des nations indiennes et la Conférence des chefs qui devait avoir lieu à Victoria se tient plutôt à Ristigouche.

Neuf jours plus tard, les policiers tentent d'effectuer une nouvelle descente, mais des Amérindiens de partout, d'aussi loin qu'en Alaska, viennent prêter main-forte à Listuguj.

À la suite de quoi, sur des paroles de Luc Plamondon, Édith Butler relate les événements dans la chanson « Escarmouche à Restigouche », qui est bannie des ondes.

En juin 1982, ironiquement, le ministre Lucien Lessard décrète qu'il était inutile de restreindre la pêche et, en 1984, dans un documentaire de la cinéaste abénaquise Alanis Obomsawin, Lessard dit qu'il regrette que ces événements aient eu des conséquences négatives sur les gens de Listuguj.

Obomsawin acquiert les droits de la chanson « Escarmouche à Restigouche » pour la bande sonore de son film *Les Événements de Restigouche*.

Bibliographie

ARSENAULT, Bona, *L'Acadie des ancêtres*, Québec, Université Laval, 1955, 396 p.

DE SAINT-MAURICE, Faucher, *De tribord à bâbord*, Montréal, Duvernay Frères - Dansereau Éditeurs, 1877, 458 p.

DESJARDINS, Marc, Yves FRENETTE et Jules BÉLANGER, *Histoire de la Gaspésie*, Montréal, Boréal Express - I.Q.R.C., 1999, 797 p.

FALLU, Jean-Marie, *La Gaspésie, une histoire d'appartenance*, Éditions Gid, Québec, 2004, 557 p.

FERLAND, Jean-Baptiste Antoine, *La Gaspésie*, Québec, Imprimerie A. Côté et Cie., 1877, 298 p.

LEBLANC, Micheline, *Un sommet de la foi à Carleton*, Carleton, 1995, 174 p.

POULIOT, J. Camille, *Glanures gaspésiennes. La grande aventure de Jacques Cartier : épave découverte au Cap des Rosiers en 1908*, Québec, 1934, 328 p.

ROY, Carmen, *Littérature orale en Gaspésie*, Musée national du Canada, Ottawa, 1962, 389 p.

COMMISSION DE TOPONYMIE, *Noms et lieux du Québec, Dictionnaire illustré*, Québec, Les Publications du Québec, 1994, XXXV - 925 p.



RAYNALD MURPHY n'a plus besoin de présentation. Il n'est pas nécessaire non plus de vanter son exceptionnelle maîtrise de l'aquarelle et du dessin. Diplômé en arts de l'Université Concordia, il a enseigné pendant trente ans les arts visuels à des adolescents. Ce nouveau titre *Carnets de la Gaspésie-Sud* s'ajoute à ses cinq autres ouvrages parus dans la même collection et consacrés à Montréal, au Vieux-Montréal, à la Gaspésie, au Richelieu et, plus récemment, au métro de Montréal.



SYLVAIN RIVIÈRE est un Gaspésien « pure saumure », et on n'en doute point. Il suffit de lire les références bien évidentes dans les titres de ses pièces de théâtre, de ses recueils de contes ou de poèmes : *De saumure et d'eau douce* (Marées basses, 1981), *Mémoire d'anse – Anse-à-Beaufils* (Lancôt, 2002), *Contes de hautes mers et d'au-delà* (Humanitas, 2008), *La Gaspésie par devant* (Trois-Pistoles, 2011).

Il habite Maria. Grâce au climat de la baie des Chaleurs, il réussit à y cultiver la lavande et à obtenir d'impressionnantes récoltes.

Carnets de la Gaspésie-Sud

DE PERCÉ À LA BAIE DES CHALEURS

a été mis en ligne en juin 2016